

LES SAVOIRS COMME CHAMPS SEMANTIQUEMENT STRUCTURES

José Rodrigues dos Santos¹

Les questions qui nous intéressent ici concernent les structures sémantiques des savoirs, telles qu'elles rendent compte de la formation de grands champs spéciaux à l'intérieur des formations cognitives. Nous commencerons par nous interroger sur l'existence même de "domaines spécifiques" de savoir au sein des formations cognitives (c'est à dire des cultures considérées sous leur aspect cognitif, ou en tant qu'elles sont des savoirs) et sur le statut qu'il convient de leur reconnaître.

Ces problèmes sont traités sous plusieurs angles successifs. Certains aspects philosophiques de la question, qui intéressent de très près, ce me semble, l'anthropologie, sont passés en revue, à travers une lecture critique de la théorie de Jerry Fodor sur la spécificité des domaines et des travaux qui ont suivi ou discuté ses positions. Cette première approche se clôt par la proposition de la reconnaissance de plusieurs types de "domaines", comme un moyen de faire avancer les recherches, notamment en anthropologie cognitive. On étudie ensuite les conséquences du débat entre les "ethnoscience" et les courants "holistes" en sciences de l'homme. Le parcours se termine par l'examen critique de l'apport de la sémantique structurale, des linguistes et des psychologues à la théorie de la spécificité des domaines cognitifs.

Domaines d'objets, domaines de savoirs, spécificité des domaines

1. NOTION DE DOMAINE COGNITIF SPECIFIQUE

La notion de *domaine cognitif spécifique* peut être envisagée selon deux points de vue complémentaires : le premier est celui des formations culturelles, plus ou moins institutionnalisées, qui recouvrent des domaines distincts et s'organisent selon des principes en partie originaux, comme on le verra pour la formation des disciplines scientifiques, pour la définition de

¹ Anthropologue (Academia Militar, Lisboa / CIDEHUS, Universidade de Évora).
Contact : jsantos@uevora.pt

certaines de leurs objets, et pour les champs sémantiques institués dans le langage. Le second point de vue concerne le fonctionnement psychique des individus, sujets de la culture. Il est, bien entendu, l'angle d'approche que privilégie la psychologie cognitive, mais on ne saurait le considérer comme étranger à l'anthropologie.² Il l'est d'autant moins, qu'il n'existe aucun moyen sûr de séparer, dans le comportement observable des individus et dans les processus inférés à partir de lui, ce qui est le "simple" produit de la structure biologique et de son évolution, de ce qui serait dû à la culture, pas même lorsque des faits "universels" sont identifiés.

Car, si l'émergence et la formation de la culture comme ensemble de dispositions (le "habitus", Mauss ((1936) 1966) et de faits mémorisés, a été non seulement bornée par le support biologique (structures physiologiques et éthologiques, comportementales), mais puissamment orientée par lui, l'évolution *biologique* même de l'espèce humaine semble, en revanche, avoir été profondément marquée (orientée, déterminée dans ses "choix") par l'émergence de la culture. Comme l'écrit Leroi-Gourhan, c'est bien le "fait biologique" du "déverrouillage pré-frontal" qui précipite l'évolution de l'espèce humaine dans une période tout à fait nouvelle, mais "le fait nouveau qui se dégage le plus clairement à partir de la libération du cerveau antérieur, c'est l'importance prise par la société par rapport à l'espèce". Et "la diversification culturelle a été le régulateur principal de l'évolution au niveau de l'*homo sapiens*" (1965 : 187, 204).³

La modularité selon Fodor

C'est du second point de vue (psychologique, individuel) que se place J. Fodor dans son ouvrage de 1983, *"La modularité de l'esprit"*. Il y tente une synthèse des travaux psychologiques et linguistiques qui permettent, selon

² Il va de soi que toute querelle sur le partage des objets ou des questions entre psychologie et anthropologie, notamment lorsque ce partage se calque sur la définition académique des territoires est exclue ici. On se souvient, après tout, du mot peut-être excessif, de C. Lévi-Strauss, qui indique au moins la nécessaire ouverture : "parce que l'ethnologie est d'abord une psychologie" (Lévi-Strauss 1962 : 174).

³ Le point de vue que défendent, plus récemment, des biologistes comme L. Cavalli-Sforza et ses collègues n'est pas très éloigné : "Une co-évolution majeure de la culture et peut-être de la biologie du cerveau contribue probablement à expliquer l'origine des hommes modernes et leur expansion" (Cavalli-Sforza et al. 1993 : 639). Le langage (fait culturel ne pouvant se concevoir en dehors ou en l'absence d'une culture au sens strict) est clairement envisagé comme un facteur intervenant directement dans l'évolution biologique de l'humanité, et en expliquant certains traits (Cavalli-Sforza et al. 1988 : 6002).

lui, de faire l'hypothèse qu'il existe deux types principaux de processus psychiques : les processus périphériques, les processus centraux. Les premiers seraient de nature "modulaire", les seconds non.

Comme l'a justement relevé D. Sperber, ce livre, qui a suscité un intérêt largement mérité, a été lu de façon paradoxale. En effet, Fodor y systématise et développe de façon très convaincante la notion de "domaine cognitif spécifique", liée à celle de "module cognitif", et contribue ainsi de façon décisive à attirer l'attention de la communauté scientifique sur ces notions. Mais Fodor limite sa thèse sur le caractère "modulaire" de l'esprit aux *systèmes périphériques*, les systèmes qui règlent les "entrées" perceptives (et surtout des données de la vision et du langage), et pense, au contraire, les systèmes centraux (conceptuels, inférentiels, sémantiques) comme résolument *non-modulaires* (Sperber 1994 : 39). Les "systèmes centraux", qui incluent les "fonctions supérieures", dont dépend la "fixation de la croyance", seraient, selon les termes de Fodor, "isotropes et quiniens" (Fodor (1983) 1986 : 139-141).

L'isotropie, en tant que propriété globale, entraîne que tout élément (par exemple un fait empirique) disponible pour un système cognitif donné est susceptible d'être pertinent pour traiter n'importe quelle question posée à ce système. La "quinicité" (terme dérivé de la théorie de la science de W. Quine), exprime l'idée selon laquelle "le degré de confirmation attribué à une hypothèse quelconque est sensible aux propriétés de l'ensemble du système de croyances" propre à la science. (Fodor (1983) 1986 : 140). La combinaison de ces deux propriétés conduit Fodor à attribuer aux systèmes centraux un "caractère holistique", et à refuser qu'il puisse exister une "psychologie scientifique sérieuse des processus centraux" (1986 : 159-160). Ainsi, la théorie que l'on connaît sous le nom, qui a choqué, de "modularité de l'esprit", est en définitive une théorie *holiste* des processus centraux, qui nous intéressent au premier chef, parce que d'eux relèvent les grandes structures organisatrices des contenus des savoirs. Cependant, de même que la portée des résultats sur lesquels s'appuient les thèses fodorienne sur la nature des "modules" ne se limite pas de façon évidente aux seuls processus "périphériques", la réflexion qu'elles ont suscitée dépasse le cadre de ces derniers, et considère que la notion de "domaine spécifique cognitif" concerne aussi un certain nombre de processus "centraux", ou de haut niveau.

Les caractéristiques des systèmes "modulaires" sont, selon Fodor,

principalement les suivantes : ils sont "propres à un domaine cognitif" ("domain-specific"), "obligatoires", ou automatiques, c'est à dire irrépessibles, non dépendants de la volonté du sujet, "rapides" (étant "automatiques", ils économiseraient du temps de calcul) et surtout, "informationnellement cloisonnés" ("encapsulated", ils ne communiquent pas horizontalement, entre eux) (Fodor 1986 : 67 sq.).

Sans mettre en cause le fait que de tels systèmes puissent en effet exister, notamment pour les fonctions d'entrée perceptive, on s'est interrogé sur la nécessité de la cooccurrence de tous ces caractères pour tout module cognitif. Nombre de résultats récents montrent, au contraire, qu'il existe des effets de spécificité par domaines pour des processus qui ne sont pas "obligatoires" ou "automatiques", ni "informationnellement cloisonnés", au sens où l'entend Fodor, et que ces effets de spécificité concernent des processus "centraux". Ces derniers, plutôt que d'être isotropes, montrent une topologie localement différenciée ; leur fonctionnement, plutôt que d'obéir à une équivalence généralisée de la pertinence et de l'efficace sémantique de tous les éléments, comme le suppose le "holisme" de Fodor (Pacherie 1993 : 13), est organisé selon des contraintes locales, inégales. Enfin, ils peuvent ne pas être informationnellement cloisonnés, les sorties des uns pouvant constituer les entrées des autres, des échanges d'informations pouvant intervenir entre eux (Proust 1993 : 9).

La notion de "spécificité des domaines" devient ainsi moins étroitement tributaire de l'existence de mécanismes biologiques (sensoriels et neuronaux) spécialisés, du moins si on les entend comme inscrits dans le génotype ; elle peut donc rendre compte de nombreux faits qui concernent la formation des concepts (Sperber 1994), les effets sémantiques et les formations culturelles, phénomènes qui relèvent sans conteste des systèmes "centraux".

Dans ce débat, deux questions intéressent particulièrement l'enquête menée ici : comment identifie-t-on un "domaine spécifique" à l'intérieur d'un système cognitif ou d'une formation cognitive⁴, (ou quels sont ces domaines), d'une part, et qu'est-ce qui fait la *spécificité* des ces domaines ? Etant donné que les critères qui permettraient de répondre à la seconde

⁴ La première expression se réfère à un dispositif cognitif individuel, la seconde à une forme culturelle historiquement située. Cette forme inclut l'ensemble des procédés culturellement reconnus d'acquisition, de vérification, de validation des contenus des savoirs, ainsi que les modes légitimes d'élaboration de ces contenus par les membres d'une société (échanges, controverses, négociation).

question sont relativement mal assurés, la réponse à la première en est forcément imprécise. L'une des conséquences remarquables de cet état de faits, c'est l'hésitation sur le degré de "granularité" (Proust 1993 : 10) qu'il convient de reconnaître aux domaines spécifiques.⁵

D'une position extrême qui consiste à en reconnaître un tout petit nombre (quatre ou cinq, ou pas beaucoup plus), et en fait des structures très englobantes, séparées par des caractères très généraux (par exemple, s'agissant de domaines d'objets ou stimuli : êtres vivants / artefacts / corps humain / plus certains types de stimuli - couleurs, etc.), ce qui semble être la position d'Atran (1990), à une autre position extrême suggérant, avec Sperber (1994) qu'il pourrait exister un "module" pour chaque concept (du type "chien", chat", etc.), il y a de la marge pour le doute.

Ces questions renvoient de façon évidente à une problématique classificatoire : quelle classification l'existence de domaines spécifiques révèle-t-elle parmi l'ensemble des phénomènes sensoriels et conceptuels (ou, si l'on préfère, quelles *classes* de phénomènes reconnaître, selon leur appartenance à un domaine) ? Quels sont les types de domaines spécifiques reconnus, en termes des types de phénomènes qu'ils regroupent ?

Si l'on s'en réfère aux diverses énumérations partielles que donne Fodor, concernant notamment la vision et l'audition (1986 : 68), les domaines spécifiques sont définis par rapport aux types de stimuli ("domaines de stimuli distincts", 1986 : 69), aux "domaines perceptuels", ou "domaines de percepts" (1986 : 70). Ces dernières expressions ouvrent la voie à la reconnaissance de domaines *d'objets*. Or il y a une grande différence, pour ce qui nous concerne, à reconnaître que des *composantes* physico-sensorielles des objets (certaines dimensions sensorielles ou attributs), par exemple, leur couleur, leur orientation ou leur mouvement, d'une part, sont traitées par des mécanismes physiologiques (rétiniens, neuronaux) distincts, comme cela est avéré, et à penser d'autre part, que des domaines *d'objets*, qui sont toujours définis par la conjonction (le "liage") d'une multiplicité d'attributs sensoriels, soient cognitivement traités de façon spéciale. Enfin, il faut considérer à part les domaines qui concernent des

⁵ Fodor lui-même hésite sur ce point et les exemples qu'il donne se limitent "à illustrer les différents niveaux de détail auxquels on peut caractériser la modularité d'un système périphérique" (Fodor 1986 : 68), ce qui revient néanmoins à définir ces systèmes à des niveaux de granularité différents, sans arrêter l'un de ces niveaux comme étant le plus décisif.

"compétences" spécifiques.⁶

Le premier type de cas, qu'on appellera "domaine de stimuli" ou domaine défini selon le type de stimulus au sens strict, n'est pas sans intéresser l'anthropologue. Car il est probablement à l'origine de phénomènes classificatoires aussi intéressants que celui qui concerne les couleurs, qui peuvent manifestement être traités de façon indépendante des objets concrets pouvant les illustrer. D'autres types de stimuli, certes moins étudiés que les couleurs, comme les goûts et les odeurs peuvent, selon toute probabilité, être considérés comme générateurs de domaines spécifiques de perception et de savoir.⁷

Mais le second type nous intéresse infiniment plus, parce qu'il s'adresse non pas aux "stimuli", mais aux *objets*, et pose directement la question du rapport éventuel entre les classifications des objets telles que les constate et décrit l'ethnologue et l'existence de mécanismes cognitifs sous-jacents pouvant en expliquer certains aspects, rendre compte de la récurrence (sinon l'universalité) de certaines formes de classification, voire encore expliquer les différences de densité et de degré d'organisation constatés dans une même culture, selon les domaines d'objets.

Fodor ne distingue pas nettement ces deux types de domaines, dont les caractéristiques correspondent à un autre aspect du problème de la "granularité" (les *attributs* - type de stimuli - étant envisagés à une échelle plus grande que les *objets*, qui sont définis par les valeurs de plusieurs attributs sensoriels liés, voire selon les informations élaborées à partir de plusieurs modalités sensorielles). Or, la classification des attributs perceptifs est affaire de physiologie (dimensions perceptives en faible nombre, bien identifiées), tandis que celle des objets est un problème infiniment plus complexe.

Dans les énumérations proposées, on retrouvera par exemple la "reconnaissance des visages ou la reconnaissance des membres d'une même espèce" (Fodor 1986 : 68), à côté de "domaines" comme le jeu des

⁶ Je laisserai de côté, à regret, l'intéressant problème des domaines de compétences spécifiques : compétences "sociales", "numériques", par exemple, bien que ces "domaines" permettent d'argumenter de façon originale sur l'émergence des champs disciplinaires, point brièvement abordé plus haut.

⁷ C'est ce que suggèrent des études comme celles d'A. Le Guérer (1988), et spécialement celle de L. A. Roubin (1989), à travers la notion de "champ olfactif préférentiel" (1989 : 186). Cet auteur traite de la constitution du champ olfactif propre à une culture comme d'un domaine spécifique, sans toutefois utiliser la notion ni se référer à ce débat.

échecs. Le problème, comme il le reconnaît plus loin, c'est que "on ne dispose pas d'une classification des stimuli visuels qui soit comparable à la classification linguistique" (1986 : 85). La confusion qui s'établit ainsi entre type de "stimuli" (attributs : couleur, forme, mouvement, etc., 1986 : 127) et "stimuli visuels" (au sens d'objets utilisés par les psychologues comme... "stimuli" pour leurs expériences, images, objets tridimensionnels, etc.), masque mal la difficulté de l'établissement des *classes d'objets* qui constitueraient des domaines spécifiques.

Fodor tente de fonder l'existence de ces classes d'objets en les définissant à un niveau tel que les propriétés des objets en question (ou les objets eux-mêmes) puissent être "phénoménologiquement accessibles" (1986 : 123). Ceci est en effet une nécessité interne de son argumentation, si on veut que la théorie de la modularité soit autre chose que la reconnaissance triviale de la spécialisation de systèmes sensoriels selon le type de stimulation qui leur est accessible (le visible : les yeux ; le sonore : l'audition, etc.), mais entre en conflit avec les caractéristiques des "systèmes périphériques" tels qu'il les décrit ("cloisonnement", automaticité, etc.). Ce niveau, c'est le "niveau de base" ("basic level") ou "niveau fondamental" auquel se réfèrent des auteurs comme Rosch and Mervis (1975), Rosch *et al.* (1976), Rosch (1978), Cordier (1993).

La "catégorie fondamentale est typiquement la catégorie la plus abstraite que *pourrait* fournir un système visuel cloisonné (...) L'idée est donc que le système d'input visuel détermine la catégorie fondamentale du stimulus" (Fodor 1986 : 123) ⁸. Ces dernières indications, malgré tous les problèmes qu'elles posent, introduisent à une question essentielle, qui est de savoir quels sont les critères cognitifs de niveau "supérieur" (dans la taxinomie fodorienne, comme le sont la "reconnaissance d'objets et d'événements" en tant qu'ils appartiennent à des catégories qui "sont *données* phénoménologiquement" (1986 : 126)), qui expliquent la constitution des *domaines d'objets*, les distinguent les uns des autres, et déterminent leur organisation interne. Quels sont, autrement dit, les caractères empiriques, les principes formels, et les critères épistémologiques qui permettent, au niveau où doit se situer l'anthropologue, de penser la *spécificité* des domaines.

⁸ Je n'insisterai pas ici sur la critique de la notion de "catégorie fondamentale", ou de "niveau de base", car j'y reviendrai à propos des classifications. Je remarque seulement l'usage du terme "stimulus" au sens d'objet perceptuel. Rosch parle, pour sa part, de "basic objects" (1976).

Sources d'indications sur l'existence de "domaines spécifiques de savoir" selon Atran

On peut tenter de préciser le sens de l'expression "domaine cognitif" à travers la lecture de l'exposé de Scott Atran (1990 : 37-80). Pour suivre son argumentation de façon utile, il faut d'abord reconnaître qu'il existe deux questions indépendantes concernant la spécificité des domaines de savoir. La première est celle de l'existence, ou de la non existence de tels domaines. La seconde (si on s'accorde sur l'existence) est celle de leur innéité, ou de leur caractère acquis, culturellement et socialement déterminé. Car, l'auteur ne traitant pas les deux questions séparément, son argumentation devient parfois moins claire.

On constatera pour commencer que son exposé se développe en l'absence de toute définition explicite et formelle de ce qu'il faut - ou non - considérer comme un "domaine", ce qui rend difficile un examen complet de l'argumentation. Mais on gardera présent à l'esprit qu'il s'agit de réfléchir comme si on savait ce qu'est un domaine cognitif (un ensemble d'objets et/ou de concepts présentant une *certaine* spécificité du point de vue de son organisation cognitive, par rapport à l'ensemble de tous les objets ou concepts culturellement reconnus).

Les "domaines " qu'Atran énumère au début de son exposé sont les "domaines d'objets naturels" ⁹ suivants : "êtres vivants, artefacts et substances" (Atran 1990 : 47). Il passe ensuite en revue les diverses sources d'indications sur l'existence de "domaines spécifiques de savoir" (p. 49). Ces sources sont les suivantes :

a) La transmission culturelle : "certains corps de savoir ont une vie propre, affectés seulement de façon marginale par le changement social, (...) tandis que d'autres dépendent, pour leur transmission et donc pour leur existence même, d'institutions spécifiques".

b) La psychologie du développement (psychologie génétique) : les recherches montreraient que même de très jeunes enfants "distinguent les ARTEFACTS des CHOSES VIVANTES", attribuent à ces dernières des caractéristiques propres ("essence", "croissance"... et le fait de n'être pas

⁹ "Natural kinds", littéralement : "espèces naturelles". Expression qui soulève quantité de problèmes, et est entachée de maintes confusions. Je traduis par "objets matériels" car les auteurs y incluent, en plus des êtres vivants et des substances, des artefacts.

fabriquées par l'homme), tandis que les objets artificiels ("artefacts") tendraient à être précocement perçus comme tels (1990 50-51)¹⁰. D'autres domaines spécifiques pourraient être identifiés chez les jeunes enfants, tels que les "relations sociales" ou les "aptitudes (skills) numériques préverbaux".

c) L'étude des aphasies causées par des lésions cérébrales, entraînant des "handicaps sélectifs, et la préservation sélective de certaines catégories cognitives peut fournir d'autres indications sur la spécificité des domaines" (p. 51).

d) "L'analyse conceptuelle", enfin, qui fournit peut-être "l'appui le plus significatif à la spécificité des domaines". Son "objet est de montrer qu'un domaine donné est ordinairement structuré d'une façon spécifique, qui diffère radicalement des façons dont les autres domaines sont d'ordinaire structurés (p. 52).

J'ai dit plus haut comme il est gênant d'associer dès le départ l'hypothèse d'existence de domaines cognitifs spécifiques à celle de leur innéité. Néanmoins, l'argumentation d'Atran vise surtout à établir la seconde hypothèse, car ce qui semble l'intéresser au premier chef est d'établir qu'il existe des mécanismes innés¹¹, qui sont différents selon les domaines on les différencient (s'y effectuent de façon différente). L'argument essentiel pour affirmer *l'innéité* de ces mécanismes repose, dans le texte d'Atran, sur trois ordres de faits : l'universalité de la spécificité de certains domaines, l'acquisition précoce des distinctions, la différenciation des effets des lésions cérébrales.¹²

Il m'est impossible de discuter ici de façon détaillée chacune de ces trois classes de faits. Je devrai donc me limiter à donner de façon abrupte le résultat de l'analyse sans en exposer toute l'argumentation. A dire vrai, aucune de ces classes de faits, ensemble ou séparément, ne me semble

¹⁰ Mots en majuscules comme dans le texte original.

¹¹ Ou des dispositifs universels, sous-jacents à l'organisation des savoirs sur les "objets naturels" ou sur d'autres types d'objets (e. g. "relations sociales", nombres), Atran laissant entendre qu'il existe un rapport nécessaire entre l'universalité d'une certaine caractéristique (cognitive ou même culturelle) et son innéité.

¹² M. Kail a montré, dans une recension des positions des psychologues sur la question des domaines cognitifs spécifiques, qu'il s'agit de deux questions différentes : reconnaître ou non l'existence des domaines spécifiques, et leur reconnaître ou non le caractère d'innéité (Kail 1994). Il semblera particulièrement important à l'anthropologue que la question reste ouverte, qui concerne la production, par la culture, de domaines de savoir qui présentent des spécificités si fortement affirmées, que l'on peut s'interroger sur leur innéité...

capable de fonder de façon suffisante l'innéité de la spécificité des domaines de savoir.

Certes, si l'on fait l'hypothèse que les mécanismes perceptifs ont une structure innée, et qu'ils ont évolué en interaction avec un monde phénoménologique relativement stable, l'existence de l'inscription biologique d'une structuration relativement constante des domaines d'objets est plausible. Mais en premier lieu, l'universalité d'un fait culturel ne prouve pas son innéité. L'acquisition *précoce* des distinctions entre domaines d'objets (la partition du monde des objets en sous-ensembles relativement distincts, ensuite, peut aussi bien indiquer une "prédisposition" (comme le pense Atran), que l'intensité de la pression éducative, la densité des faits de transmission culturelle, si ces distinctions sont, par hypothèse, suprêmement importantes pour la culture au sein de laquelle naît l'enfant.¹³

Quant aux résultats des études faites sur les patients ayant subi des lésions cérébrales, enfin, qui indiquent la perte sélective de certaines "catégories" de concepts, ils permettent simplement d'affirmer que des champs notionnels spéciaux, ou des compétences particulières, peuvent être perdus sans que d'autres soient affectés ; que par conséquent, un

¹³ Atran appuie son argumentation sur les travaux des psychologues ayant repéré la présence précoce chez les enfants des distinctions entre les différents domaines d'objets. Mais ces travaux ne sont pas en mesure d'écarter l'hypothèse de transmission précoce des distinctions fondamentales pour la culture.

Ainsi F. Keil étudie des enfants de 3 à 12 ans, et les trois "arbres ontologiques" qu'il décrit, construits à partir des jugements sur la "prédicabilité", concernent des "first graders", "second graders" et des "third graders", toujours des enfants déjà scolarisés (Keil 1981 : 208). On sait combien le jugement quant à la possibilité d'utiliser certains prédicats par rapport à certaines catégories de noms (on peut dire du cheval qu'il a faim, non de la pierre, etc.) inclut de connaissances intensivement apprises quant à l'usage des termes de la langue dès les premiers contacts linguistiques de l'enfant avec ses proches. Les travaux de Osherson sur la déduction, cités par Keil, concernent des "enfants" de 10 à 17 ans (Keil 1981 : 212). Dans un article de 1983, Keil rend compte de nouvelles recherches sur les "ontologies" à partir de la notion de prédicabilité, avec des groupes d'enfants dont les âges moyens sont de 5, 7,3 et 9,25 ans (étude 1), 5,5, 8, et 9,5 (étude 2), et de 6,6 (étude 3) (Keil 1983 : 361, 366, 368). En 1989, Keil étudie cinq domaines conceptuels, avec des enfants de 5:8, 7:9 et 10:2 ans d'âge moyen (Keil 1989 : 89). Il devrait être clair pour l'anthropologue que si les résultats en eux-mêmes ne sont pas à dédaigner, on ne saurait sous-estimer le rôle de la transmission culturelle dans les "savoirs" étudiés. Même lorsque on s'adresse à des enfants de 3 ans et demi, il paraît impensable d'ignorer le poids de la culture dans le savoir de l'enfant. Il existe, par ailleurs, des études, parmi celles que cite Atran à l'appui de ses thèses, qui montrent bien que "la distinction entre espèces naturelles et artefacts n'émerge pas de façon consistante avant le second degré" ("second grade", moyenne d'âge 8 ans), si on mesure les "inductions sur des catégories naturelles" (Gelman 1988 : 87), bien que même des enfants de 3 à 4 ans "supposent que les catégories d'espèces naturelles ("natural kind categories") incluent plus que des attributs superficiels" (Gelman and Markman 1987 : 1532).

stockage séparé des notions appartenant à ces champs a pu avoir lieu dans le cerveau. Pour ce qui est du contour de ces champs spéciaux, ils peuvent tout aussi bien indiquer que la culture, en imposant un traitement spécialisé de certains champs notionnels, tend à produire des réalisations neuronales distinctes.

En faveur de cette hypothèse, inverse de l'innéisme, on pensera par exemple au fait que l'implantation fine des catégories spécifiques est très mal connue, qu'elle est différente selon les individus lésionnés, avec seulement des corrélations quant à la localisation "large" (grandes "aires", ex. : pariétale, préfrontale, etc.).¹⁴

Ceci ne conduit nullement à faire l'hypothèse que l'organisation culturellement déterminée de l'expérience se fait en toute indépendance du substrat neurologique qui assure son stockage et sa mobilisation pour l'activité des individus. On doit, au contraire, avec A. Damasio, penser que ces "domaines de savoir" "existent à cause des contraintes de la neurobiologie et de la réalité" extérieure au sujet (Damasio 1989 : 43). La nécessité de traiter de façon spéciale des "fragments de savoir", l'agrégation de ces fragments à travers un processus de "formation de domaines" résultent, selon Damasio, de la conjonction de deux ordres de contraintes : "la région ainsi formée obéit à des critères anatomiques dictés par la nature de l'entité représentée, et par l'interaction entre le sujet qui perçoit et l'entité, et est secondairement contrainte par les capacités potentielles ("potential offerings") de l'anatomie" (Damasio 1989 : 51).

¹⁴ Ces études sur les déficits sélectifs dûs aux lésions cérébrales apportent des résultats sur deux questions principales : le rôle respectif de chacune des modalités sensorielles (vision, audition, toucher) dans la formation des notions, les différences entre stimulus linguistiques (lus, entendus, produits) et non-linguistiques, d'un côté. Et sur l'existence de classes spéciales de notions capables d'être préservées ou atteintes de façon sélective par les lésions, d'un autre côté. C'est ce dernier point qui nous intéresse au premier chef. Des cas nombreux montrent en effet la dissociation entre champs conceptuels, et cette dissociation peut être symétrique : chez certains patients certaines "catégories" (par exemple les plantes ou les animaux), sont perdues (les autres étant préservées), tandis qu'elles sont sélectivement conservées chez d'autres patients ayant perdu des domaines notionnels différents. Le corpus de travaux dans ce domaine est désormais très important. Je ne les citerai pas ici, préférant ne pas alourdir cet article. Je renvoie à mon texte "Brains and Cultures : reciprocal determinations ?" (en préparation).

2. DOMAINES LEXICAUX, CHAMPS SEMANTIQUES

La tension entre le constat de la fluidité caractéristique des faits de sens, de leur extraordinaire imbrication, qui semble rendre possible un parcours sans bornes de l'ensemble de l'univers sémantique à partir de n'importe quel point et selon un nombre infini de chemins distincts, d'une part, et la constatation des faits de structure qui créent des discontinuités, cette tension joue un rôle décisif dans la constitution d'une théorie sémantique. On retrouve sans aucun doute, sous une forme différente, les questions qui se posent à l'anthropologie. La transposition du problème est d'autant plus pertinente que l'anthropologie, en affrontant la question du rapport entre le tout et ses parties, est face à un problème de traitement du sens, si la culture peut être envisagée comme un ensemble de faits constitué par le sens que les sociétés produisent, manipulent, échangent, à propos d'un monde et d'elles mêmes.

Or, les sémanticiens se sont très tôt rendu compte que l'apparente "isotropie" du sens recelait d'importantes discontinuités, des structures locales, d'une part, et que ces discontinuités jouent entre autres un rôle fondamental dans la production et l'échange du sens. En effet, des phénomènes tels que l'ambiguïté, la polysémie, l'existence d'énoncés incomplets ou "infra-propositionnels" (Grize 1990 : 59), ne peuvent être gérés par les sujets engagés dans les échanges de sens, que si des moyens spéciaux leur permettent de sélectionner le sous-ensemble ou la région particulière de l'univers sémantique par rapport auxquels l'énoncé est produit et possède un sens.

Domaines de sens : formations locales, discontinuités et structures

Pour rendre compte de certaines de ces discontinuités, il a été fait appel à la notion de "champ sémantique", pour exprimer le fait que des sous-ensembles de lexèmes ou de sémèmes sont reliés par des relations plus denses, formant des régions à forte organisation, par opposition à d'autres, moins structurées.¹⁵

Deux idées principales sont au principe des théories des champs

¹⁵ J. Lyons, à la suite de Fishman, retient la notion de "domaines", comme point d'appui pour la "résolution contextuelle des ambiguïtés lexicales", et propose lui aussi de les nommer, de façon "plus intéressante pour l'analyse linguistique", des "champs sémantiques" (Lyons (1978) 1990 : 208-209).

sémantiques, qui intéressent l'anthropologie, et particulièrement les approches qui se préoccupent du problème de l'existence et de la caractérisation de sous-structures "régionales" dans la culture et dans le sens.

La première est celle qui consiste à dire, avec F. de Saussure, que "la partie conceptuelle de la valeur (d'un terme) est constituée uniquement par des rapports et des différences avec les autres termes de la langue" (Saussure 1972 : 158). Cette thèse s'oppose radicalement à une vision du lexique comme "nomenclature", comme liste de termes dont le sens se définirait à travers une relation biunivoque entre chaque mot et la "chose" désignée. Le sens de chacun des termes est donc un *fait de relation* entre tous les termes de la langue.

La seconde idée, consiste à reconnaître que dans cet immense réseau de relations par lequel se définit le sens des termes, il existe des sous-structures, à l'intérieur desquelles les relations d'interdéfinition (par différence, opposition, proximité, recouvrements partiels de sens), sont particulièrement denses : le lexique est sémantiquement structuré.

Pour désigner ces structures locales du sens, on a adopté, à la suite de Trier, l'expression de *champ sémantique* qui "est l'ensemble des mots, non-apparentés étymologiquement pour la plupart (ni reliés non plus entre eux par des associations psychologiques individuelles, arbitraires, contingentes) qui, placés côte à côte comme les pierres irrégulières d'une mosaïque, recouvrent exactement tout un domaine bien délimité de significations constitué soit traditionnellement, soit scientifiquement, par l'expérience humaine. (...) La totalité du lexique d'une langue est constituée par l'articulation de tous les champs lexicaux restreints, puis leur insertion dans des champs lexicaux de plus en plus généraux." (Mounin 1963: 72). Cette notion, qui vise à instituer un instrument d'analyse, soulève deux questions d'une extraordinaire difficulté.

La première, de nature opérationnelle, est celle de la *délimitation* des champs sémantiques. La seconde, de nature proprement théorique, est celle du rapport entre champs *lexicaux* et champs *conceptuels*, qui engage la relation entre langage et pensée. La délimitation oppose des résistances, tout d'abord, d'ordre linguistique, lexical. G. Mounin évoque les remarques de Martinet, Weinreich, Hans Vogt, que je citerai d'après lui, car elles situent clairement les limites de la notion. Selon Martinet, "Le lexique proprement dit semble beaucoup moins facilement réductible à des modèles structuraux

que les morphèmes grammaticaux, une fois que certains domaines particuliers, tels que celui des termes de parenté, les numéraux, et quelques autres, ont été examinés".

C'est aussi la conclusion de Weinreich, selon qui "le vocabulaire d'une langue (est) structuré d'une manière considérablement plus lâche que sa phonologie et sa grammaire". Et c'est celle de Hans Vogt : "De toutes les descriptions de langues, il apparaît que le langage n'est pas également structuré dans tous les domaines. Il y a des domaines hautement structurés, d'autres moins, certains même qui révèlent difficilement des structures quelles qu'elles soient" ¹⁶. L'intégration totale du lexique en champs emboîtés, recouvrant de façon structurée l'ensemble de la langue, que supposait Trier, semble donc hors d'atteinte.

Mais l'examen de la délimitation des champs sémantiques rencontre une seconde difficulté, d'ordre extra-linguistique cette fois, ou du moins dépassant le seul domaine de la langue, puisqu'elle se réfère à des "domaines bien délimités ... *par l'expérience humaine*", *et dans la culture* ("traditionnellement ou scientifiquement") ¹⁷. C'est ce qui a conduit G. Mounin à écrire que "la sémantique est la partie de la langue où l'on passe le plus visiblement des structures linguistiques fermées aux structures toujours ouvertes de l'expérience ; où l'on passe de la linguistique au monde non-linguistique, à la logique d'une expérience du monde" (Mounin 1963 : 138). Une certaine linguistique "internaliste" américaine (Bloomfieldienne), ¹⁸ avait abouti "à retrancher la sémantique de son domaine", mais elle déclenche la réaction des linguistes (qui ont si puissamment influencé les ethnosciences (Revel 1990 : 56)), intéressés par les faits de sens en tant que faits de culture, pour lesquels, écrit encore G. Mounin, "le contenu de la sémantique d'une langue, c'est l'ethnographie de la communauté qui parle cette langue" (1963 : 234).

Le problème du rapport entre champs lexicaux et champs conceptuels détermine lui aussi des limites à la définition purement linguistique des champs sémantiques. Il existe en effet de nombreux cas (par exemple celui de l'opposition entre *coq* et *poule*, *cheval* et *jument*, comme parties d'un

¹⁶ Toutes citations et références dans Mounin 1963 : 80.

¹⁷ Fishman écrit "domaines d'activité reconnus socioculturellement" (Lyons (1978) 1990 : 208).

¹⁸ "Les structuralistes Américains, influencés par Bloomfield, ont eu tendance à négliger l'étude du lexique, traitant le vocabulaire comme plus ou moins non-structuré, ou en tout cas très faiblement structuré", écrit A. Lehrer (1974 : 15).

même champ) dans lesquels "on étudie un champ lexical délimité par une structure extérieure et antérieure à la linguistique : un lexique délimité a priori par un *champ conceptuel*, qui lui fournit sa propre structure : c'est dans ce cadre seulement que l'opposition coq : poule devient "sémantiquement" significative, tandis que les oppositions isolées *coq : demain*, *coq : faon*, *coq : partir* (...) cessent d'être considérées comme légitimes" (Mounin 1963 : 84, je souligne).

Nous avons vu que les théories des champs sémantiques reposent "sur le postulat qu'il existe antérieurement à la structuration linguistique formelle qu'(elles) recherchent une structuration non-linguistique qui fournit le support accepté, non discuté, de leurs travaux. Trier construit ses analyses linguistiques sur l'existence reconnue de *champs conceptuels* qui sous-tendent ses *champs lexicaux*, dont ils fournissent les cadres ; Matoré nomme explicitement les unités de signification *a priori* sur lesquelles il entreprend ses analyses structurelles, des *champs notionnels*".

Mais, à leur insu, "ils 'appuient au départ sur une logique naïve des définitions comme base de leurs sémantiques" (Mounin 1963 : 136-137), alors que le problème des "corrélations véritables entre logique et langage", selon l'expression de Mounin, ou entre *pensée* et langage, demande à être ramené à la lumière et examiné dans toute sa (décisive) importance.

Retours du langage (sémantique) et de la psychologie vers l'ethnographie

L'idée selon laquelle la question des champs sémantiques débouche sur la mise en relation entre "langage" et "réalité extra-linguistique", d'une part, et entre langage et pensée d'autre part, a été constamment au principe de l'ouverture vers l'apport spécifique des ethnographes et anthropologues. De nombreux auteurs ont souligné l'importance de la prise en compte des données anthropologiques pour l'étude de la structure des formations sémantiques (Mounin 1963 ; Lehrer 1974 ; Miller and Johnson-Laird 1976 ; Lyons 1978 ; Lerat 1984). Cet appel nous concerne directement, car il paraît nécessaire, en retour, de prendre en compte, dans les descriptions anthropologiques des phénomènes de sens, les acquisitions des linguistes. Un texte influent d'une linguiste nord-américaine, A. Lehrer (*Semantic Fields and Lexical Structure*, 1974), illustre de façon exemplaire les caractéristiques et les points d'appui de cette "réaction" contre l'exclusion de la sémantique de l'objet de la linguistique, et l'appel vers une

anthropologie du sens (ou une "ethnosémantique"). Ces points sont les suivants :

a) L'influence des théories de Trier : en regrettant que les "structuralistes Américains influencés par Bloomfield, (aient) eu tendance à négliger l'étude du lexique", l'auteur place sa recherche sous l'inspiration de Trier, pour avancer que "les mots d'une langue peuvent être classés en ensembles reliés à des champs conceptuels et divisent *l'espace sémantique* ou le domaine sémantique de certaines façons" (1974 : 15). Lehrer est suivie, sur ce point, par Miller et Johnson-Laird (1976), Lyons (1978), Lerat (1984).

b) Les problèmes posés par la *délimitation* des champs sémantiques : ils ne sont pas "des ensembles clos et bien définis", mais, au-delà d'un noyau "central", des "items périphériques" "caractérisent l'indétermination du domaine" ; ce qui entraîne que "le problème de la détermination de l'appartenance à des ensembles lexicaux relativement ouverts demeure sans solution" (Lehrer 1974 : 17, 35). C'est un problème que reconnaît, dans des termes très proches, J. Lyons, qui écrit : "Ce qui manque jusqu'ici, comme l'admettraient probablement la plupart des théoriciens en question, c'est une formulation plus explicite des critères qui définissent un champ lexical" ou un champ sémantique" (Lyons 1978 : 216 ; cf. aussi Miller et Johnson-Laird 1976 : 235).

c) Les rapports avec la réalité non-strictement linguistique : "la relation qui existe entre certains mots et d'autres mots dans le champ n'est qu'une partie de l'analyse sémantique. Une analyse doit inclure la relation entre les items lexicaux et le monde de l'expérience humaine" (Lehrer 1974 : 32). Mais d'une part, cette "expérience humaine" est à elle seule un monde d'une extrême complexité ; la décrire suppose, en fait, une ethnographie, et une approche systématique de la culture, une *anthropologie*. D'autre part, il faut signaler dès à présent combien l'expression peut être porteuse de malentendus : car la "réalité extra-linguistique" est comprise tantôt comme le "monde extérieur", la réalité matérielle à laquelle se réfère le langage, et tantôt entendue comme "la pensée", en tant qu'elle pourrait organiser le monde indépendamment du langage.

d) Le recours à l'ethnographie, car pour Lehrer comme pour les auteurs cités ici, selon le mot de Mounin, déjà cité, "la sémantique d'une langue est l'ethnographie d'une culture".

On comprend ainsi que le matériau dont se servent ces auteurs et de nombreux exemples soient empruntés à l'anthropologie, et plus

précisément aux "ethnoscience" : études de Berlin et Kay sur les termes de couleur, de Conklin sur les savoirs Hanunoo des végétaux, de Perchonock et Werner sur les aliments des Navaho, de Werner et Begishe sur les parties du corps en Navaho, noms de plantes ... (Lehrer 1974 : 18 ; Miller and Johnson-Laird 1976 : 260, 342 ; Lyons 1978 : 241 ; Guiraud 1986 : 223 sq., etc.).

e) Le problème de la *structure conceptuelle interne* des champs sémantiques devient un problème "d'ethnographie sémantique", ou de sémantique culturelle : "ethnosemantics", un synonyme pour "ethnoscience", "sémantique structurale"... (voir notamment Fraake 1964 ; Guiraud 1986).

La théorie des champs sémantiques affronte la définition des "divers domaines culturels (maladies, plantes aliments, remèdes, etc.)" (Lehrer 1974 : 19), liste qui demeure, semble-t-il, irrémédiablement *ad hoc* et suit la description de leur structure interne proposée par les anthropologues. Mais elle hérite de tous leurs problèmes. Comme je l'ai signalé plus haut : on hérite du privilège accordé aux "classifications", et parmi celles-ci des "taxinomies", mais aussi de ses difficultés. Et celles-ci sont multiples : espaces "vides" (gaps), "recouvrements" entre catégories (Lehrer 1974 : 16, 24), ouverture des domaines, possibilité de déceler plusieurs organisations coexistant sur un même domaine (Lehrer 1974 : 35)...

La théorie des "champs sémantiques", comme d'ailleurs de nombreux travaux sur la catégorisation (dont il apparaîtra que la première est l'une des formes particulières), achoppe sur deux questions en principe distinctes, mais souvent mal distinguées, bien qu'elles puissent être pensées comme des questions liées : définition des *critères d'appartenance* à un champ sémantique donné (ce qui revient à définir ses *frontières*), et hypothèses quant à la *structure interne* du champ. Sur ce point, les précisions de J. Lyons sont importantes : il propose tout d'abord de considérer, contrairement à la "version forte" de la théorie des champs sémantiques, qui admet que "le vocabulaire et chacun de ses domaines constituent des ensembles fermés de lexèmes", "qu'il puisse exister des ensembles (de lexèmes) ouverts ou indéterminés". Il suggère ensuite de considérer que le "présupposé" de cette même version forte, selon lequel "l'ensemble du vocabulaire est un champ structuré" ¹⁹ n'est pas plus nécessaire que le

¹⁹ Remarquons le parallélisme entre ce refus du postulat d'organisation totale du lexique, et notre critique du postulat de systématisme totale des cultures.

premier (Lyons 1978 : 216-217). Mais la théorie doit affronter une autre série de questions, tout aussi fondamentales : elles concernent les rapports entre champs "lexicaux" et champs "conceptuels" (dont la distinction est peu assurée chez Trier)²⁰, et entre ces champs et la "réalité extralinguistique", expression dont le sens, comme on l'a vu, demande instamment à être précisé.

Percepts, concepts et lexique

C'est, à mon sens, l'apport essentiel de Miller et Johnson-Laird, que d'avoir tenté de mettre un peu d'ordre dans cette seconde série de questions. Une part importante de l'ambitieuse exploration proposée par ces auteurs des rapports entre *langage* et *perception* est accaparée par "la tentative de découvrir quelles sont les structures *conceptuelles* sous-jacentes de divers domaines" ; en fait "les deux derniers tiers de l'ouvrage" (1976 : 236, je souligne).

La "sémantique" que tentent d'élaborer Miller et Johnson-Laird a l'ambition de fonder ses structures sur celles de la perception (1976 : 29 sq.) et, comme on l'a vu, de considérer ensemble aspect linguistique et aspect conceptuel. Voici, brièvement, ce qu'il me semble important de retenir dans leur démarche en ce qui concerne le traitement des "champs sémantiques".

"L'impression intuitive selon laquelle certains mots sont, plus que d'autres, étroitement liés par leur sens est très puissante", ce qui a conduit "certains linguistes à affirmer que les mots sont organisés en champs sémantiques" écrivent-ils. Leur question sera donc formulée de la façon suivante : "comment les mots sont-ils reliés à l'intérieur des champs sémantiques ?"

Miller et Johnson-Laird passent eux aussi en revue des théories dont certaines ont déjà été évoquées (notamment celle qu'ils nomment la conception de Humboldt - Trier - Weisgerber) et les critiques dont elles ont fait l'objet, pour conclure au caractère *indispensable* de la notion de champ sémantique pour une analyse qui prétend mettre en rapport perception, pensée conceptuelle, langage. En effet, si certains groupes de mots sont manifestement reliés par leur sens, on peut en dire autant des concepts ; il

²⁰ "Nous introduisons ici une distinction entre champ lexical et champ conceptuel que Trier n'a peut-être pas faite", écrit J. Lyons. "En particulier, on ne sait pas si 'aire' ('Bezirk') est synonyme de 'champ' ('Feld') et comment le 'champ lexical' se distingue du 'champ conceptuel' ('Sinnfeld')" (1978 : 202, 204).

existe donc des champs conceptuels et des champs lexicaux, et "considérés ensemble, les champs conceptuel et lexical forment un champ sémantique" (1976 : 247).

La question qui consiste à déterminer quels sont les champs sémantiques majeurs et comment ils sont structurés, ne reçoit pas de réponse fondée en principe. Les auteurs évoqueront, parmi les champs sémantiques les mieux établis, les êtres vivants, les animaux, les plantes (ces deux derniers faisant partie du premier 1976 : 293), le corps humain (p. 298), les noms propres, les couleurs (p. 333), la parenté (p. 360).

Le caractère *ad hoc* de l'énumération retrouve ici les remarques de Sturtevant (1964), concernant l'importance pour l'analyse ethnosémantique, de disposer de théories "etic" (qu'il considère comme "culture-free", indépendantes de la culture, au sens où elles prétendent à un type précis d'universalité).

"L'analyse sémantique réussit généralement mieux lorsque nous avons une compréhension raisonnablement claire du domaine conceptuel sous-jacent", écrivent Miller et Johnson-Laird. "Ce n'est pas par simple accident que la préférence des sémanticiens pour les termes de couleur et de parenté, par exemple, et leurs succès dans la caractérisation de leurs relations, sont reliés à la disponibilité d'analyses indépendantes des relations perceptuelles et biologiques que ces termes dénotent.

D'autres favoris, à peine moins bien analysés, sont les termes pour les nombres, et les termes pour les plantes et animaux, pour lesquels il existe les analyses conceptuelles indépendantes, celles des mathématiques et de la taxinomie biologique. Là où l'analyse sémantique devient difficile et où les sémanticiens risquent de s'égarer, c'est dans ces domaines pour lesquels il n'existe pas de base conceptuelle indépendante, ou bien dans lesquels la base conceptuelle ne semble pas isomorphe des ressources lexicales des langues naturelles" (373) ²¹.

Ce constat doit-il, néanmoins, conclure à un commun désarroi des linguistes, des psychologues et des anthropologues (qui emprunte à plus

²¹ L'expression est lourde de possibles confusions, qui consiste à admettre qu'il n'existe pas de "base conceptuelle indépendante" (du langage) dès lors qu'il n'existe pas de discipline spéciale prenant en charge, ou produisant, un domaine sémantique. Malgré ce qu'on a dit sur la constitution non arbitraire des disciplines, on ne peut a priori exclure que des bases conceptuelles indépendantes existent dans la culture, en dehors, par-delà, ou à la confluence, des disciplines.

pauvre que soi ne peut s'enrichir...) sur la définition, la délimitation, l'étude des structures internes des champs sémantiques ? A l'abandon pur et simple de la notion, pour incapacité à produire l'effet organisateur que l'on en escomptait ? Les résultats de l'enquête de Miller et Johnson-Laird, même limités comme ils l'avouent honnêtement (et à mon sens trop modestement), ne sont pas négligeables. Quels sont-ils pour ce qui nous concerne ici ? Dans tous les cas, on se trouve dans un espace de problèmes qui dépasse le niveau linguistique, et nous concerne directement car, s'il ouvre vers *la psychologie* d'une part, il en appelle à *l'ethnographie* d'autre part.

Les rapports entre champs sont considérés comme des relations de "contraste sémantique", et leur organisation obéit dans de nombreux cas à la forme hiérarchique (taxinomies).²² Et l'on retrouve, sous la plume du psychologue et du linguiste, les références à P. Kay (1971), à Conklin (1955, 1962), à B. Berlin (1969) et à de nombreux autres anthropologues. Ils apportent certes peu de chose sur le mode de détermination, ou sur une liste, fût-elle approximativement exhaustive, des champs sémantiques : "Si nous possédions une liste définitive des champs sémantiques dans ce lexique central, nous pourrions simplement noter ceux que nous avons tenté de traiter, afin de découvrir combien reste encore à faire. A défaut d'une telle liste, nous devons trouver d'autres moyens pour les repérer" (1976 : 669). Mais leur contribution est importante (et son influence fut grande), sur plusieurs autres points :

a) Il s'agit tout d'abord de reconnaître que ce sont *trois* "points de vue", ou "aspects", ou "niveaux"²³ qu'il s'agit de combiner dans une "sémantique"

²² Et en effet, tant que l'on ramène tous les types envisageables de contraste sémantique à une notion de distance dans un espace euclidien (à 2 ou 3 dimensions), et que l'on conçoit leur évaluation en termes de mesure de similarité, il est possible de définir des classes de concepts selon leur proximité, hiérarchisées selon leur degré d'inclusivité (c'est d'ailleurs ce à quoi revient le "modèle perceptuel de E. Hunn 1982). Mais, du moment que l'on envisage un espace à plus de trois dimensions (comme il faut sans aucun doute le faire pour ce qui est des phénomènes de sens), aucune hiérarchie stable (en termes d'inclusion) ne peut plus définir la structure de l'univers d'objets considéré.

²³ Chacun de ces termes est le tributaire d'une métaphore spatiale différente, et toutes ne se valent pas. J. P. Desclés parle de "l'ancrage du langage sur la perception" et des "interactions entre les activités cognitives de langage et de perception" (1991 : 267) ; J. Petitot écrit que "les interactions spatio-temporelles élémentaires (...) entre actants spatio-temporels (...) peuvent être pris comme schèmes archétypiques pour les connexions grammaticales en général" (1987 : 68). P. Gardenfors (1993 : 1-3) emploie indifféremment "niveaux" et "perspectives" pour désigner chacune des "façons d'approcher" la structuration des phénomènes de sens.

qui se donne pour but d'éclairer la structuration du sens selon des domaines spéciaux : le niveau perceptif, le niveau conceptuel, et le niveau linguistique.²⁴ Ceci clarifie utilement les formulations hésitantes quant au rapport entre langage et "réalité extra-linguistique".

L'ancrage du concept et du lexique sur le niveau perceptif (hypothèse selon laquelle les structures de la perception déterminent des caractéristiques essentielles des deux autres niveaux), qui motive le titre donné à leur ouvrage ("Langage et Perception"), nous paraît un élément décisif dans la recherche sémantique.

Il est devenu, pour certains chercheurs, un front stratégique dans le développement des recherches cognitives, qu'elles se préoccupent directement du langage (Petitot 1987 : 65 ; Desclés 1991 : 267), ou des problèmes de catégorisation perceptive (Harnad 1987), d'inférence inductive (Gardenfors 1993).²⁵

b) Les notions de "champ" (champ sémantique) et "d'effet de champ" ou "propriétés de champ" (Miller and Johnson-Laird 1976 : 260) sont essentielles, car elles permettent, en premier lieu, de fonder la description des propriétés sémantiques sur l'hypothèse de l'existence de discontinuités ou du moins des différences significatives de *densité de liens* entre percepts, entre concepts, entre mots. Qu'il s'agisse d'identification d'objets perçus ou de compréhension de mots ou phrases, les auteurs supposent qu'une "organisation de la mémoire sémantique" en *domaines* relativement distincts est nécessaire (1976 : 259) "pour l'exécution efficace de (la procédure) "identifier"" (1976 : 258).

c) Mais elles permettent, en second lieu, d'envisager une description de *l'organisation interne* des champs sémantiques fondée sur le rapport entre concept et élément lexical ("core concepts" et "lexical concepts" 1976 :

²⁴ La distinction de ces trois "niveaux" ouvre vers la prise en compte de trois types "d'entrées" en mémoire sémantique (perceptuel, conceptuel, lexical), qui sont nécessaires pour expliquer les données neuro-psychologiques. Ces "entrées" sont en partie indépendantes, (ce qui explique qu'elles puissent être endommagées indépendamment les unes des autres) ; cela permet d'envisager que les effets de champ propres à chacun des "niveaux" puissent produire des structures en partie différentes, décalées : champs perceptuels différemment conceptualisés, champs conceptuels partiellement lexicalisés, rapports non biunivoques entre éléments du lexique et concepts, etc. Ce qui rend illégitime toute déduction du découpage ou de l'organisation d'un champ déterminé à l'un des niveaux, à partir des autres.

²⁵ Sperber et Wilson, tout en donnant de ces rapports une vue quelque peu différente, décrivent également l'assignation conceptuelle du percept, et la mise en rapport de ce dernier avec "l'entrée lexicale" (1986 : 87), comme s'agissant de la mise en relation de trois niveaux distincts.

291). "Au centre de chaque champ sémantique se trouve quelque noyau (core) conceptuel très général et très important, qui fournit une localisation à chaque concept lexical dans le champ" (1976 : 699). Les "concepts" se distribuent donc en deux types, le premier formant "le noyau du champ sémantique", les autres non (1976 : 700).

Enfin, leur "théorie conceptuelle du sens (meaning)" tente "d'expliquer les relations intensionnelles qui existent entre les mots en vertu de leur sens (meaning)". Miller et Johnson-Laird conçoivent "la structure d'un champ sémantique comme étant articulée par une série de tables de décision dont les conditions et les actions partagées assoient l'intuition selon laquelle le sens des mots est interrelié" (1976 : 703). On pense ainsi, tout en donnant une base perceptive au sens, dépasser les positions "extensionnalistes" strictes sur le sens des mots, qui font de ce sens "simplement l'ensemble des objets, événements, propriétés ou relations qui constituent son extension, c'est à dire, l'ensemble des exemples (instances) acceptées par la procédure", ce qui entraînerait que "les sens seraient des entités totalement indépendantes et les mots pourraient être représentés par un grand nombre de procédures indépendantes et idiosyncratiques" (1976 : 705).

d) Je retiendrai encore, parmi leurs contributions les plus utiles, l'exploration des *différents types de relations sémantiques* entre éléments (percepts, concepts, mots), qui sont indispensables pour caractériser de manière fine l'organisation interne des champs sémantiques, ce qui est probablement le meilleur moyen pour définir les "champs" et leurs différences.

Malgré le privilège accordé à la discussion de la "propriété de champ qui produit des structures hiérarchiques", Miller et Johnson-Laird donnent de précieuses indications sur les "différents types de connexions" ("hyponymiques, paronymiques, locatives"), qu'il faut distinguer pour rendre compte de la propriété hiérarchique et pour la construction des réseaux sémantiques (1976 : 699). Mais il est essentiel de reconnaître, avec les auteurs, que "à l'intérieur de chacun des niveaux de la hiérarchie, toutefois, les ensembles contrastés de termes peuvent être organisés de façon relativement complexe" (1976 : 699) : problème que nous aurons à traiter à propos des notions organisatrices du domaine des plantes.

La conclusion qu'il importe de tirer de l'examen des théories des champs sémantiques, est, sous sa forme la plus générale, la suivante : l'ensemble des faits pertinents pour une théorie sémantique est structuré en sous-

ensembles (de percepts, de concepts, de mots), dont l'existence est irrécusable, et le rôle essentiel pour la description de l'organisation des savoirs et de leur fonctionnement.

Ces "sous-ensembles" sont plutôt des formations remarquables à l'intérieur d'un champ plus vaste, et ne le couvrent probablement pas en totalité ; ils ne sont probablement pas des objets discrets, bien séparés du fond sur lequel ils se détachent ni les uns des autres. Dans mon propre vocabulaire, j'emploie la métaphore qui consiste à dire qu'ils constituent des *déformations locales (remarquables) d'un champ continu*. L'inventaire de ces champs sémantiques est incomplet. Il est l'affaire de trois approches disciplinaires au moins : la psychologie cognitive, la sémantique linguistique, l'anthropologie. De fait, les champs les plus remarquables ont été repérés grâce aux travaux d'ethnographie et d'anthropologie (parenté, couleurs, êtres vivants / plantes / animaux, parties du corps, etc.).

La densité particulière des liens, la différence des types auxquels ces liens appartiennent, motivent puissamment la constitution de savoirs spéciaux, la formation de "disciplines" spéciales, et motivent les disciplines pour la constitution de leurs objets. La reconnaissance de l'existence de champs sémantiques remarquables autorise un traitement spécial de chaque champ, sans le recours à une théorie globalisante des faits de sens (holisme) qui fait de la totalité du sens dans la culture un espace sans topologie.

3. LA CONSTITUTION ET LA SPECIFICITE DES DOMAINES COGNITIFS

Domaines cognitifs, domaines disciplinaires, domaines d'objets

La question de la constitution et de la spécificité des domaines cognitifs contribue de façon essentielle à la réflexion sur le statut de l'anthropologie en tant que discipline et des approches spécialisées désignées "ethnoscience". Ce que cette question, telle qu'elle est posée par les sciences cognitives, contribue à renouveler, touche, à mon sens, à trois niveaux d'analyse des savoirs.

En premier lieu, elle concerne l'histoire des sciences,²⁶ l'histoire des

²⁶ On me pardonnera de souligner ce pluriel : c'est bien l'histoire des sciences (disciplines) qui est en cause, non l'histoire de la science (la "formation du nouvel esprit scientifique", selon Bachelard), c'est à dire le devenir science de la pensée scientifique, lieu de la discontinuité et des ruptures, de la négation du savoir

disciplines scientifiques ou l'étude du processus de leur constitution et la théorie de la construction des objets particuliers dans chaque discipline.

En second lieu, pour ce qui est des sciences de l'homme et pour l'anthropologie en particulier, elle permet de reprendre la réflexion sur la construction des objets particuliers, sur les contours et la définition des champs partiels et/ou des approches spéciales à l'intérieur de chaque discipline. Enfin, lorsque l'enquête porte sur ces formations culturelles que l'on appelle (à tort ou à raison) des *savoirs*, la question des domaines cognitifs nous contraint à chercher une définition fondée en principe de l'objet finalement retenu, de ses contours, et des raisons qui permettent de fixer leurs limites de telle façon plutôt que de telle autre: domaines d'objets, domaines de pratiques, ou les deux. Ce sont ces trois niveaux d'analyse que nous indiquerons brièvement dans ce qui suit.

Les disciplines et leurs domaines

Sur le premier point, il est intéressant de remarquer que la problématique de la spécificité des domaines cognitifs peut apporter quelques ouvertures à l'un des dilemmes classiques de l'histoire des disciplines scientifiques. Une tendance ancienne consistait à reculer les débuts de chaque "science" particulière aussi loin que l'on avait de témoignages sur l'intérêt assidu des hommes envers tel ou tel objet, classe d'objets, ou... domaine, précisément. On courait ainsi le risque de l'anachronisme ; l'objet actuel d'une discipline (la physique, ou la biologie), avec les contours que son histoire propre lui a peu à peu fixés, pouvait être transposé vers des contextes historiques dans lesquels il ne pouvait simplement pas exister. Plus fréquemment encore, le savoir sur certains objets empiriques, désormais repris dans les préoccupations d'une discipline moderne, pouvait être alloué de droit à une "proto-discipline" (Foucault 1969) censée exister du seul fait que ces objets auraient été eux-mêmes "physiquement" déjà là. A ce titre, l'existence de la maladie suffirait à postuler celle d'une médecine, l'existence des végétaux, l'existence d'une botanique, et ainsi de suite, *au sens moderne* (et on pourrait donc utiliser ces mots sans guillemets). C'est ainsi de proche en proche l'ensemble du maillage des sciences dans leur forme moderne, le "système des savoirs" (Giorello 1984) ou l'organisation, la classification des disciplines qui pouvait être

préexistant (une "philosophie du non"... encore Bachelard), là où l'histoire des disciplines est le cadre de la continuité et de la transmission des héritages (traditio).

naïvement projeté dans le passé.

La critique de M. Foucault, lorsqu'il trace l'émergence des nouvelles formes d'intelligibilité auxquelles correspondent la médecine clinique (avec une pathologie, une physiologie, une anatomie modernes (Foucault 1963), ou la botanique et la zoologie (Foucault 1966) ; lorsqu'il montre que l'on "ne peut pas établir de relation biunivoque entre les disciplines instituées et les formations discursives" (Foucault 1969 : 233) qui les précèdent *toujours* (p. 238), et au sein desquelles les premières émergeront, vise un ennemi principal, celui du continuisme.

Mais admettons avec lui que les discontinuités, les ruptures qu'instaurent et grâce auxquelles s'instaurent les sciences modernes exigent que l'on définisse ces *sciences* comme objets absolument nouveaux : leur objet, ou le système des objets conceptuels qu'elles reconnaissent, à l'exclusion de tous les autres, leurs formes particulières d'intelligibilité constituées aux prix de tant de difficultés, leurs formes sociales d'organisation des pratiques (discursives ou autres), c'est à dire leur institution et leurs institutions, réglant les appartenances des discours et des sujets avec les formes de leur validation, tout cela en fait des phénomènes culturels extrêmement différents des *savoirs* qui les précèdent. Et l'on entend bien dire *savoirs* ; car "ce(s) ensemble(s) d'éléments formés de manière régulière par une pratique discursive et qui sont indispensables à la constitution (des) science(s), bien qu'ils ne soient pas destinés nécessairement à (leur) donner lieu", s'ils sont des "formations discursives", Foucault suggère qu'on les "peut appeler *savoir(s)*" (p. 238). Je suggère qu'ils peuvent tout autant être dits constituer des *formations cognitives* : des assemblages sui generis de dispositifs, de compétences et d'objets. De ces analyses nous retenons, trois idées :

a) Il existe des *discontinuités*, des ruptures, essentielles pour décrire le processus de constitution des sciences, tout ce qui fait que les sciences se sont construites largement contre et à coup sûr en dépassant et en déplaçant, les données de la perception et de l'expérience directe du monde, en subvertissant l'ordre des savoirs qui leur pré-existaient. On peut légitimement refuser d'évoquer, naïvement, une pléiade ininterrompue de "précurseurs" pour rendre compte du cheminement et des résultats de chaque discipline.²⁷

²⁷ "La complaisance à rechercher, à trouver et à célébrer des précurseurs est le symptôme le plus net d'inaptitude à la critique épistémologique", écrit G. Canguilhem

b) La préexistence de *savoirs* est *indispensable* à la constitution des sciences : il n'y a de science que construite, malgré ce qui est dit en a), à partir de savoirs pré-existants, fût-ce en rupture complète par rapport à eux.

c) Les savoirs qui trouvent leur expression systématisée et en partie formalisée dans les disciplines scientifiques n'existent que sur un fond de "*savoirs tacites*" qui ne sont eux-mêmes pas systématisés ni formalisés (et il est douteux qu'ils puissent l'être entièrement, cf. Turner 1989). Les questions qui en découlent peuvent être énoncées comme suit :

- a) Le sens commun, en tant que champ de savoirs, est-il une ressource *indifférenciée* ?
- b) Les disciplines se forment-elles comme *rupture absolue* par rapport à la connaissance de "sens commun" ?
- c) Les disciplines se forment-elles de façon entièrement *contingente* par rapport à l'espace des savoirs qui les précède ?
- d) Les disciplines suivent-elles dans leur organisation (en se répartissant les objets et les angles, les échelles etc. d'approche du monde) un ordre *logique*, indépendant des objets empiriques qui leur pré-existent, ceux-ci étant, comme ils le sont *nécessairement*, proliférants, désordonnés sans ordre logique apparent ?

A ces questions il faut d'abord opposer un constat :

- a) Les *ruptures* entre disciplines scientifiques et savoirs pré-scientifiques *ne sont pas absolues*;
- b) "L'ordre" des disciplines *n'est pas logique*, il ne suit nullement un plan cohérent, ni dans la synchronie (à aucun moment de leur histoire), ni dans la diachronie de sa constitution ; il est, au contraire, difficile à formaliser, car il se constitue sous les impulsions proprement sociales en grande partie externes à l'ordre logique intrinsèque au savoir²⁸ ;

(1983 (1968) : 21), en suivant A. Koyré. Notons qu'il s'agit de souligner la discontinuité des problèmes que se posent les chercheurs appartenant à différents états de la discipline, et des concepts au moyen desquels ils se les posent, et non du domaine de savoir qui les relie. La continuité de ce dernier est au contraire postulée par toute étude, fût-elle discontinuiste, car on ne peut comparer différents états des questions qu'à l'intérieur d'un champ de savoir donné. On compare et on éclaire les différences (ce qui fait que l'un n'est pas le précurseur de l'autre), entre Hippocrate et Harvey, non entre Galien et Képler.

²⁸ Le processus *social* de constitution des disciplines scientifiques (impulsion externe, politique ou autre et jeu social interne aux communautés scientifiques) a été maintes fois décrit. Cf. notamment Daele Daele and Weingart 1976, Krohn and Weingart 1977, Lemaine et al. 1976.

- c) "L'ordre" des disciplines est, dans certains de ses secteurs, très *ancien*, il est *robuste*, il résiste aux remises en cause et aux remises en ordre logiques ;
- d) "L'ordre" des disciplines implique une *ontologie* (des objets, du monde) et une *théorie du sujet* (et des *facultés* caractéristiques qu'on lui reconnaît).
- e) Nous verrons ensuite que ces deux derniers faits ne peuvent s'expliquer sans admettre que le savoir de sens commun est toujours structuré en champs spéciaux, robustes, ontologiquement (i.e., épistémologiquement...) fondés ; le sens commun n'est pas un "savoir bon à tout faire", il est toujours déjà *différencié*²⁹.

Domaines spécifiques versus holisme de la culture

J'ai suggéré, au départ, qu'il pourrait y avoir parallélisme entre la définition des spécificités disciplinaires (sur le fond d'une réalité dont on convient qu'elle est à la fois complexe, continue, et une (l'homme, les hommes et leurs cultures, et le monde tel qu'il leur apparaît), et la *construction d'objets particuliers* à l'intérieur d'une même discipline.

Le découpage des disciplines nous plaçait devant la question de savoir si ce découpage est arbitraire, un produit contingent d'une histoire culturelle parmi d'autres, ou s'il fallait y reconnaître des "fondements anthropologiques", pour utiliser l'expression d'Atran (1990). L'observation de la formation des objets particuliers à l'intérieur de disciplines telles que les sciences de l'homme et de la société soulève les mêmes questions. Malheureusement, là où l'histoire des disciplines dispose d'un matériau riche en séries longues, multiséculaires, tel n'est pas le cas pour les sciences humaines. Cela n'empêche pas, toutefois, que l'on tente de déceler la présence des deux facteurs qui façonnent l'apparition et la "survie" des disciplines, la contrainte et la sélection.

Dans des disciplines comme la sociologie ou l'ethnologie, il est aisé de poser la question à travers un niveau intermédiaire de particularisation des approches, qui est celui de la constitution des "spécialités" intra-disciplinaires. Pour la première, comme cela a souvent été indiqué, les

²⁹ Cette conception s'oppose radicalement à celle des "interprétativistes" ou "herméneutes culturels" comme Clifford Geertz, qui considèrent que les savoirs de sens commun sont une "sorte de pot-pourri de notions disparates" (Geertz 1986 : 115).

spécialités se sont constituées en particulier autour de grands faits *institutionnels*, ou, en d'autres termes, selon le contour des faits pertinents par rapport à de grandes institutions. Sont dans ce cas la "sociologie politique" et la "sociologie du droit", aisément centrées sur les faits qui concernent les institutions politiques, les règles, normes, discours et pratiques qui, dans nos sociétés bénéficient au moins en partie d'une définition formelle, cristallisée dans des institutions spéciales.

Peu importe que le doute demeure à la marge, sur des domaines contigus, etc., le ou les centres organisateurs du domaine sont bien établis. Il en va de même pour de nombreux autres domaines, tels la famille, le travail, l'économie, l'éducation, la santé, la religion, l'armée... L'apparition de certaines spécialités (certains objets partiels) aura été plus controversée : c'est le cas de la sociologie urbaine, de la sociologie rurale, ou des "sociologies" "des vieux", ou "des jeunes", ou encore "des médias", par exemple, dont le caractère *ad hoc* est manifeste. Mais la "survie" de ces spécialités tend à prouver, au niveau intra-disciplinaire, ce que le "désordre" des disciplines montrait déjà à une échelle plus large, à savoir, que les objets n'émergent pas selon un plan *logique*, mais selon un ordre factuel, quasi-ontologique, segmentaire.

Il suffit qu'à un moment donné de l'histoire de la discipline et de la société qu'elle étudie, un certain type d'objet commence à exhiber suffisamment de déterminations propres, locales, distinctes de celles qui opèrent sur l'espace social dans son ensemble, pour que la "spécialité" puisse émerger (même si elle ne le fait pas toujours). L'apparition des objets particuliers, interaction entre le devenir social et la pratique scientifique, est un processus fondamentalement désordonné, factuel, non planifiable, empirique. Il existe d'autre part, à l'intérieur des spécialités comme dans la discipline en général, des cas d'un autre type. Ce sont les objets qui émergent presque du seul fait d'un nouveau questionnement. Ce sont ces objets qui représentent et flattent le mieux l'idéal prométhéen auquel aiment à se référer les sciences de l'homme.

A la Culture envisagée comme domaine de la "liberté humaine" face au déterminisme sous-humain de l'animalité, répond l'idéal d'une science de l'homme qui inventerait ses questions de façon entièrement créative, contingente. Ces objets privilégiés, guidés par l'intuition théorique plutôt que par la préexistence empirique forte d'un domaine d'objets, sont rares. Mais lorsqu'ils apparaissent, ils trouvent leur justification finale dans la pertinence

empirique du domaine qu'ils définissent, et qui est plutôt *découvert* qu'inventé.

Même parmi les chercheurs qui se réclament du holisme le plus intransigeant, le choix d'un *aspect*, d'un secteur culturel, d'un domaine de faits, s'impose absolument.

Doit-on conclure, par exemple, à la confluence des faits "économiques", "politiques" et "religieux" ? Encore at-on été contraint de les définir par avance comme si c'étaient là des séries indépendantes. Le problème a hanté les sciences de l'homme depuis ses débuts. En discutant, dans l'importante préface qu'il a écrit pour *"Les Nuer"*, les conséquences de la prise en compte spécialisée du "système politique", Louis Dumont pose clairement le problème (Dumont 1968). Quel statut accorder à ces "domaines" distincts (ce ne sont pas ses termes, mais la notion est identique) au sein de la "totalité" sociale et culturelle ? Pourtant, de Leach à Goody, on se résout à reconnaître ces "sous-systèmes d'une société, c'est à dire la religion, l'économie, la politique et le droit", "selon le modèle fréquemment admis" (Goody 1986 : 10).

Une première famille de réponses à la question des "domaines" est donc trivialement factuelle : la recherche n'a jusqu'à présent pas montré qu'il soit possible (si on le reconnaissait désirable) de traiter l'ensemble de *tous* les faits culturels comme une totalité absolument non scindée.

Mais il ne semble pas suffisant de reconnaître l'impossibilité pratique, empirique, de l'étude totale, car les chercheurs qui vont s'en réclamant, énoncent *la systématité* de "la culture" qu'ils étudient comme une exigence a priori *et* comme l'hypothèse *nécessaire* à l'exécution de l'enquête particulière. La connaissance totale de l'objet ("une culture") devrait être ainsi le résultat de toute enquête particulière, quel qu'en soit le point de départ.³⁰

Parce qu'on ne peut "comprendre" (voire "expliquer") le particulier que par la

³⁰ A la limite, on pourrait considérer chaque individu et chaque fait individuel comme pars totalis, exprimant le Tout, car la systématité est complète, comme l'écrit G. Devereux : "L'exploration complète des significations, valeurs et connotations d'un item donné à travers la psychanalyse d'un seul individu, l'étude en coupe transversale d'un grand nombre de sujets, l'exploration ethnologique complète de toutes les matrices auxquelles se rapporte cet item dans une seule culture, ou encore l'inventaire raisonnablement complet des matrices primaires dont relève ce même item dans un nombre important de cultures sont quatre démarches qui fournissent exactement les mêmes résultats quant à la signification exacte de cet item." (Devereux 1977 (1970) : 369)

totalité dans laquelle il s'insère, on doit donc, de proche en proche, parcourir l'ensemble de "la culture". Ceci revient à dire qu'il n'est pas de recherche *particulière* possible. On ne devrait dans cette optique, pouvoir décrire les rapports économiques, ou la technologie "d'une société", ou son "système politique" sans donner une description de tous les autres "aspects" ou types de rapports etc. (mais, comme on le voit, la définition même de ces sous-ensembles, qui suppose leur existence comme objets déterminables, pose problème...) et cela au *même degré de précision*.

On ne peut en effet à la fois prétendre à une vraie totalité (ou à une totalisation) que si l'on donne, pour expliquer des faits appartenant à l'un des sous-ensembles, des descriptions des autres sous-ensembles qui soient situées au *même niveau de description*. Or ceci, de toute évidence, dépasse des possibilités de tout chercheur. Comme l'écrit de façon éloquente A. Testart à propos des "niveaux ou domaines privilégiés dans l'étude de la société" : "Il est rare que l'ethnologue puisse prétendre étudier une société dans tous ses aspects. Nécessairement, il va être amené à privilégier, dès la description qu'il en fait mais plus encore dans l'explication qu'il en propose, tel ou tel aspect de la société. Aussi parle-t-on d'anthropologie économique, d'anthropologie politique, d'anthropologie religieuse, etc." (Testart 1987 : 25). Dans la suite de son texte, l'auteur emploie une intéressante série de synonymes pour ces "aspects" : les "*dimensions* de la vie sociale", "les *domaines* majeurs des études anthropologiques" ou "*domaines* de recherche", enfin, pour ce qui concerne les "orientations marxistes", les "*niveaux* d'analyse du social". Quel statut cognitif ont ces "domaines", "aspects" ou "niveaux", au-delà de la pure "nécessité" matérielle qui les imposerait, c'est ce que l'on doit établir.

Le système global et ses parties : homologues, métaphores

La position maximaliste du "holisme" est donc impraticable. Mais cette version forte repose sur une conception de la *systématicité* de chaque culture, ou sur une conception de la notion de système, qui sont probablement inadéquates. Une systématité totale de la culture comme celle qui est impliquée, conduirait à des conclusions absurdes. Il faudrait alors poser que chaque aspect, ensemble de faits, etc. doit être structuré de façon *homologue* à tous les autres ; on retrouverait ainsi obligatoirement le même principe d'organisation quel que soit le point de vue et le point de départ.

Tous les points de vue seraient donc rigoureusement équivalents et déchiffrer un secteur (sous-système, etc.) restreint de la réalité culturelle reviendrait à la déchiffrer en entier. On peut lire dans ce sens la thèse de M. Augé selon laquelle "la cosmologie, l'anthropologie, la météorologie, la nosologie ou la théorie politique ne relèvent pas de catégories intellectuelles distinctes et, si leur logique commune ne fait pas nécessairement l'objet d'un discours unitaire commun et véritablement clos, elle ne constitue pas moins pour autant la matière première et la référence implicite des règles juridiques, des principes cognitifs et des modèles d'interaction propres à chaque société." (Augé 1984 : 13). Il y a bien, cependant, "clôture" et "système d'ensemble", et ce dernier "répond bien davantage à une exigence de *sens* qu'à une exigence de *savoir* ; toute connaissance ponctuelle est captée par le réseau des relations symboliques distribuées sur un univers (...)" qui "se transforme en principe signifiant dès lors que se *clôt en totalité logique* l'ensemble des relations symboliques qui sont censées en rendre compte mais bien plutôt s'y identifient." (Augé 1984 : 87, je souligne).

Bien sûr, on avance ainsi une conception forte de la systématité : la culture comme système *fermé*. C'est en tout cas, semble-t-il, l'interprétation que fait M. Augé de l'analyse de F. Héritier dans "Stérilité, aridité, sécheresse". Dans une belle étude du "discours sur les causes de la stérilité", cet auteur tente de montrer comment ce discours "exprime une homologie de nature entre le monde, le corps et la société, et la possibilité de transferts de l'un de ces registres dans un autre." (Héritier 1984 : 125). En effet, conclut F. Héritier, "des actes de transgression du même ordre ont des effets climatologiques, météorologiques, par une sorte de transfert direct métaphorique d'un domaine dans un autre. (...) Ces trois domaines : le milieu biologique, le milieu social, le milieu naturel (météorologique ou autre) sont perçus comme intimement liés" (p. 153-154).

La systématité du système et la difficulté de saisie des déterminations locales

Les problèmes que posent ces thèses sont de deux ordres. Ils concernent, premièrement, la nature (logique) de la relation que l'on doit postuler entre différents "registres" ou "domaines", pour rendre compte de la possibilité de l'apparition de formes similaires, ou de leur "transfert" des uns aux autres.

Deux types de relations sont suggérés : "l'homologie" et la "métaphore". L'homologie ³¹ exige une hypothèse forte : tous les domaines sont organisés de façon formellement équivalente ; la circulation des formes particulières se fait dès lors "naturellement", car les structures d'ensemble sont elles aussi équivalentes.

La "métaphore" est bien moins exigeante quant à l'identité d'organisation des deux domaines ("source et cible"). Elle se contente de ressemblances locales, vagues, permettant l'évocation d'une similitude locale sans postuler que l'ensemble des deux "domaines" ou registres" sont "homologues". Il n'est pas nécessaire que tout élément dans l'ordre "naturel", ou tout sous-ensemble de *relations*, répondent point par point aux éléments ou relations du domaine "social" ou "biologique". Dans cet ordre d'idées, si la métaphore est de l'ordre de l'analogie, ici elle est bien, contrairement à l'analogie *mathématique*, un "transfert *approximatif* d'information d'un domaine vers un autre" (Indurkha 1987 : 446). Elle peut n'être qu'une "façon de parler", non certes gratuite, mais ne supposant pas forcément l'identité ontologique ou formelle des domaines. Au contraire, elle suppose (pour être entendue comme métaphore, et non comme sens propre), que les domaines soient nettement connus comme différents, et suppose par conséquent leur existence en tant que régions du réel possédant des déterminations propres (locales).

Enfin, on notera que la démarche suivie par F. Héritier-Augé pour l'exploration des rapports formels entre domaines distincts, implique *l'existence* de ces derniers: or il n'est d'existant (distinct du fonds sur lequel il se "détache"), qui ne se définisse par des déterminations locales, spéciales. Le second ordre de problèmes concerne le statut du système global que postulent les thèses de M. Augé, par rapport à la fragmentarité qu'appréhende l'ethnologue. A partir du moment où il s'agit de démontrer "qu'une même logique commande la mise en ordre biologique et la mise en ordre social" (Augé 1984: 35-36), la fragmentarité effectivement constaté sur le terrain ne peut qu'être accidentelle, elle n'indique pas l'existence du divers (les différents domaines) et du spécial (les organisations *locales* de

³¹ L'expression "homologie de nature" est obscure : l'homologie est une relation entre formes, non entre "natures" ; deux objets sont dits homologues si leur organisation est de même type (et suppose une théorie des types de forme, ou d'organisation). Il se peut que le terme "homologie" soit utilisé ici de façon métaphorique (importation d'un terme mathématique vers un domaine non mathématisé). Le problème, c'est que la thèse principale des auteurs a besoin de faire entendre qu'il s'agit bien d'une homologie, et non seulement de ressemblances non fondées en principe.

cet espace). "Pour bien des raisons (histoire, contact, oubli) cette logique, ici appelée logique des différences, n'est pas, (ou plus) toujours appréhendable, même partiellement, sous une forme cohérente", écrit donc M. Augé ; il en va ainsi des diagnostics des maladies, "la logique des différences ne s'y laisse apercevoir que par bribes et de façon nécessairement non cohérente" (Augé 1984 : 59, 60). Si un domaine spécial, par exemple celui du *mal corporel* ³², ne permet de saisir du système global - "la grille unique d'interprétation" (Augé 1984 : 36) - que des "bribes", "non cohérentes", doit-on conclure que le domaine est lui-même inorganisé, entièrement formé de fragments épars ? Cette conséquence, logique, choque. En réalité, l'hypothèse de systématique globale produit deux effets complémentaires dans le traitement des faits culturels. D'une part, elle tend à surestimer l'unité structurelle de l'ensemble culturel ; d'autre part, elle inhibe l'étude détaillée des déterminations *locales*, qui peuvent en droit être hétéromorphes, et le sont en fait très souvent. Dans le domaine de la "maladie", j'ai montré en détail que la démarche holiste mène à ne reconnaître dans le local que ce qui renvoie au global. Dans la maladie, à ne voir que "la dimension sociale de la maladie" et les systèmes d'interprétation qui la reliait à d'autres domaines. "Maladie métaphore du social", ou "mal biologique" ordonné selon la "logique des références" (au social) deviennent des domaines d'épiphénomènes, puisque dans la maladie, ce qui se dit n'est pas un savoir du mal en tant que tel, mais un discours du social qui s'ignore (Dos Santos 1992). On ne peut que songer à ce qu'écrivait A. Leroi-Gourhan à propos du privilège accordé par ses maîtres, Durkheim et peut-être surtout M. Mauss, aux faits prestigieux, systèmes d'interprétation du monde, par rapport aux domaines apparemment plus modestes, les échanges quotidiens, les savoirs techniques ou naturalistes.

"Cette observation n'a nullement un caractère dépréciatif à l'égard de la sociologie ou de l'anthropologie sociale", écrit Leroi-Gourhan, et nous ferions volontiers nôtre son propos en l'étendant aux savoirs des objets matériels, "mais elle enregistre un état de fait : alors que Durkheim et Mauss ont luxueusement défendu le "fait social total" ils ont supposé l'infrastructure techno-économique connue." (Leroi-Gourhan 1964 : 210). Dans le même sens, et autour des mêmes préoccupations, J. Barrau écrit :

³² Je m'explique longuement sur le choix de ces termes par opposition à ceux de "maladie", "mal biologique", etc. dans J. R. Dos Santos 1992.

"Le fait que chez nous, l'anthropologie dans ses aspects sociaux et culturels ait été à ses origines placée sous la houlette de la philosophie n'a-t-il pas engendré une tendance exagérée à une sorte de superstructuralisme qui, fasciné par l'idéal, ignore volontiers, voire méprise, le matériel" ? (Barrau 1985 :11).

Systèmes ouverts, systèmes multiples, "systèmes" fragmentaires

Ne peut-on sauver la notion de *système total* (la totalité du fait social total et la totalité des faits sociaux) en l'atténuant ? Car on peut l'atténuer de deux façons complémentaires: en premier lieu, en reconnaissant *l'ouverture* du système par rapport à son environnement culturel ; on tient ainsi compte de l'impossibilité d'isoler *une* culture que des relations toujours nombreuses et efficaces relient les "cultures" les unes aux autres, produisent des effets non marginaux : emprunts, syncrétismes, références externes...

Sur le front de la définition de l'unité sociale et humaine elle-même, qui sert de support au système total (à la culture comme totalité), on rencontre le problème immense des frontières entre cultures, de la définition de ce qu'est précisément cette réalité particulière au sujet de laquelle l'hypothèse de totalité, et de systématisme est faite. A défaut d'en pouvoir donner une définition fondée théoriquement, on est contraint d'admettre que le *découpage* de l'unité culturelle ("une culture") par rapport à ses voisines, à son propre environnement culturel, est passablement arbitraire, au moins autant que le découpage d'un sous-système à l'intérieur de la "totalité culturelle". A moins que l'on ne choisisse de porter le problème à l'échelle supérieure, en définissant la "totalité-système" comme l'ensemble des cultures qui participent d'un certain sur-ensemble, ce qui pose, à son tour, des problèmes rigoureusement homologues. Dans un cas comme dans l'autre, nous sommes donc ramenés à des questions empiriques : c'est la reconnaissance locale de formes spéciales d'organisation, ou de densités différentielles de liens, qui justifie le "découpage". L'opération qui fonde la spécificité "d'une culture" est l'équivalente, du point de vue méthodologique, de celle qui préside à la définition d'un "domaine spécifique" à l'intérieur de la culture pré-définie...

En second lieu, le système peut être dit "ouvert" en ce sens que des variations non-systématiques sont introduites par des facteurs endogènes (créations individuelles ou collectives sous-déterminées par les états

antérieurs du système, erreurs, oublis, hasard).³³ Il devient, dès lors, possible de concevoir que la systématique connaisse des degrés, des zones de haute densité séparés par des zones de faible densité ou de faible cohérence. Il est encore plus vraisemblable que certaines formes spéciales d'organisation n'apparaissent (voire ne soient pertinentes) que dans un sous-système.

Mais on voit à quoi aboutissent ces concessions en apparence seulement relatives : si l'on est capable de mesurer des degrés locaux de systématique, et des formes locales originales, c'est la *systématique* du système d'ensemble qui est remise en question, et avec elle, le statut de chacune des "formations" locales à haute cohérence. La conséquence en serait que pour décrire une portion locale de la culture, (que l'hypothèse holiste place sous la dépendance de la totalisation), on devrait être à même de produire (outre la description des formes locales spécialisées), la théorie des relations spéciales de cette partie du système avec toutes les autres et avec le "tout". Il ne s'agit pas là de pures possibilités spéculatives. On se souviendra des importantes remarques que formule C. Friedberg, à propos des résultats de Conklin, sur les savoirs Hanunoo du "monde végétal" ("plant world").

"Il est possible que l'on se trouve en face de *plusieurs systèmes* classificatoires *juxtaposés*" voire même qu'il se peut "qu'il n'y ait *pas de système* du tout, ou tout au moins un système fractionnaire" (Friedberg 1968 : 317-318, je souligne). Qu'à l'intérieur même d'un "secteur" limité de la culture il puisse exister plusieurs systèmes seulement *juxtaposés*, ou n'entretenant que des relations limitées, voire même des espaces non-organisés (Cf. Hunn 1976), nous intéresse donc directement. La "fragmentation" de la culture (ou de ses contenus) devient donc le fait même qu'il faut décrire et expliquer, le préjugé de systématique totale étant écarté. La question qui s'impose, dès lors, est la suivante : ces divers sous-systèmes sont-ils organisés, ensemble, en un super-système ? Ou simplement (?) "juxtaposés" ? Dans un cas comme dans l'autre, quelles sont les modalités de leur co-existence ?

En réalité, si on prend soin de relire les textes des auteurs qui, pour traiter

³³ Cela revient à tenir compte de l'ouverture de la culture en tant que réalité individuellement perçue et organisée de façon en partie originale selon les individus, de l'indétermination relative des contenus cognitifs, de la variation des flux d'échanges...

les domaines d'objets auxquels se consacrent les ethnosciences, refusent au départ l'approche en termes de spécificité des domaines, on peut déceler d'importantes modifications dans les positions théoriques entre les déclarations générales liminaires (refuser de reconnaître des "domaines cognitifs isolables" Friedberg 1990) et les choix effectifs, tels qu'ils sont sollicités par leur interaction avec le terrain, et appliqués ensuite dans leurs recherches.

Il est ainsi intéressant de lire sous la plume de ce même auteur : "pour les Bunaq je me trouve en face d'une conception du monde végétal dont certaines parties sont structurées et d'autres pas ou presque pas" (Friedberg 1968 : 318). On peut évidemment se demander ce que peut être *une* conception du *monde végétal* qui consiste en parties organisées et d'autres non organisées : est-ce encore *une* conception du monde végétal ? Les "parties" ou éléments non-organisés apparaissent-ils, se distribuent-ils au hasard, et sans rapports entre eux et avec l'ensemble ? Et dans ce cas, *pour qui* formeraient-ils encore "une" conception, si ce n'est pour l'ethnologue qui construit, à partir du fragmentaire et de l'épars, un système interprétatif ?

Mais on retient néanmoins du texte de C. Friedberg, au même titre que chez F. Héritier-Augé, une indication précise quant à *l'existence* d'un domaine spécifique de réalité qui est, ici, "le monde végétal". Lui reconnaître des degrés divers d'organisation ne suppose-t-il pas son existence ? Or, il n'est, dans ce type de cas, d'objet existant qui ne se distingue en tant que tel de tous les autres objets du même "monde". Si à l'intérieur même d'un domaine (qu'on me pardonne la traduction de "monde", "aspect", "secteur", par "domaine") le degré de structuration peut aller de l'inexistence de structure à, pense-t-on, une structure bien identifiée, voire à *plusieurs* structures, qu'en est-il des rapports entre la structure du domaine des plantes et celle d'autres domaines ?

Echelle "géographique", "inter-culturelle" ou autre, et échelle "problématique" (domaine restreint de faits ou sous-ensemble culturel) posent donc les mêmes problèmes. Ce ne sont que des raisons externes, non théoriques, qui ont persuadé les chercheurs "holistes" qu'ils étaient d'ordre différent et qu'il serait en conséquence tout aussi facile - ou légitime - de découper "une" culture dans le... système des cultures, qu'il est difficile - ou illégitime - de définir un domaine restreint de faits au sein "d'une" culture et de l'isoler par l'analyse.

4. L'ESPACE DIFFERENCIE DES SAVOIRS ET LEUR VALEUR COGNITIVE

Je pars, comme je l'ai indiqué, de la double hypothèse qui consiste à penser que les savoirs n'ont pas pour objet une expérience du monde où tout se mélangerait et serait traité indistinctement, savoirs au "contenu (...) furieusement hétérogène" comme le prétend Geertz (1986 : 117). S'ils ne le sont pas au niveau social, où s'organise une expérience du monde qui est collective (culturelle), ils ne le sont pas non plus au niveau ontogénétique, car l'expérience du monde n'est pas non plus une forme contingente qui émergerait d'un fond informe et indistinct, mais, d'emblée, structure (Merleau-Ponty (1942) 1990 ; 1945); et, puisque structures partielles il y a, ces savoirs ne se répartissent nullement l'expérience du monde et sa mise en forme dans les diverses cultures de façon arbitraire, toujours fondamentalement différente, incommensurable tant par rapport au découpage ultérieur qu'institueront les sciences que dans la comparaison des cultures les unes par rapport aux autres.

Il n'en demeurera pas moins nécessaire d'élucider la façon dont se sont distribuées les frontières (floues, incertaines autant que l'on voudra, mais persistantes), entre ces *savoirs* qui certes ne pouvaient ni consciemment, ni à leur insu, préfigurer autre chose qu'eux-mêmes, mais n'en devaient pas moins, par une universelle nécessité, être eux aussi toujours spéciaux, tant il est vrai que le domaine, toujours immense, de l'expérience humaine du monde (et de soi) serait condamné à l'implosion, à l'impossibilité de la transmission, de la manipulation consciente, s'il devait être un seul ensemble indifférencié.

La *différenciation* nécessaire du savoir, de celui que détient chaque individu, et de celui que possède, globalement, toute société humaine, voilà une contrainte dont il n'est que trop facile, pour l'ethnographie et pour l'histoire, de constater les effets. Et on doit l'entendre de deux façons complémentaires. D'une part, l'organisation des savoirs détenus par chaque individu ne se ramène pas à une simple juxtaposition de connaissances isolées les unes des autres, ni, ce qui reviendrait au même, à leur simple inclusion dans une totalité où tous les éléments seraient également reliés. D'autre part, les savoirs détenus par les membres d'une société, détenteurs d'une culture, sont inégalement répartis entre individus et groupes, et cette répartition inégale est aussi une spécialisation selon des domaines. Mais cette différenciation suit-elle des lignes fantaisistes ou peut-on y observer des régularités ? La question doit aussi être posée aux

disciplines elles-mêmes (scientifiques, et non-scientifiques, d'ailleurs) : le découpage disciplinaire est-il une création entièrement contingente, le produit d'une histoire qui aurait pu suivre un, voire des cours radicalement différents ?

On peut se rappeler la remarque de G.G. Granger, que "le découpage des faits constitutifs du domaine d'une science nous apparaît (...) d'abord comme un legs implicite dans le langage" ; mais la conséquence stratégique à en tirer n'est pas tant, comme le fait l'auteur, que cet "instrument naïf de découpage des faits, la langue, véhicule naturellement des mythes", etc., ce qui en limite la valeur cognitive, soit par l'introduction de "bruit" idéologique, soit en en restreignant les contenus aux seuls découpages implicites dans le langage, soit enfin en relativisant la portée du savoir au cadre de chaque langue. Il me semble au contraire que l'enquête peut retenir d'abord que le "legs" porté par le langage peut bien être l'ensemble des résultats accumulés par "une intelligence engagée dans une expérience biologique et sociale concrète", qui est le lieu de "la genèse (...) macroscopique des concepts scientifiques", pour reprendre encore les termes de l'auteur (Granger 1967 : 63).

Intéressons-nous seulement à la définition des domaines phénoménologiques des disciplines modernes : peut-on imaginer une science qui aurait découpé non pas ce domaine (si difficile à définir de façon rigoureuse) qu'est "le vivant", les "êtres vivants", pour inclure, admettons, un peu d'astronomie et un peu de minéralogie ? Peut-on imaginer une physique incluant tout le langage ? Mais, nous dira-t-on : cela a été tenté. Des savoirs tels que l'astrologie, l'alchimie, ne faisaient en somme pas autre chose que de proposer des découpages alors aussi vraisemblables que ceux qui devaient, en fin de compte, s'imposer. Seulement, nous nous trouvons là devant des formations secondaires dont le projet était précisément la construction d'une théorie des *rapports* entre ces objets apparemment sans rapports, entre lesquels une exigence proprement théorique, spéculative, postulait qu'il était absolument nécessaire qu'il y en eut. Et ces objets, ce sont les domaines de l'expérience qu'universellement toutes les sociétés organisent dans leur culture. L'alchimie mêlait bien trop l'esprit et les intentions, les rêves de l'alchimiste aux observations de la matière : elle ne peut cependant pas être réduite au rôle entièrement négatif "d'obstacle épistémologique" (Bachelard

(1938) 1989 : 17, 46) à vaincre, sur la voie de la constitution d'une *vraie* chimie.³⁴ La question se ramène donc bien à celle du statut qu'il convient de reconnaître aux savoirs pré-scientifiques : l'examen approfondi qu'elle mérite dépasse par son ampleur la tâche que l'on peut raisonnablement se donner ici, sans pour autant qu'on puisse l'abandonner tout à fait.³⁵

Savoirs techniques, ou pouvoir-faire sans savoirs ?

Il est important d'indiquer, d'un mot, les principales conséquences des thèses qui tendent à nier la teneur spécifiquement cognitive qu'il convient de reconnaître aux savoirs pré-scientifiques. Pour l'épistémologie bachelardienne, par exemple, ces derniers relèvent de "l'opinion", et "l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion *pense* mal ; elle ne *pense* pas : elle traduit des besoins en connaissances. (...) On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire." ((1938) 1989 : 14). Les savoirs scientifiques se voient décerner un statut d'extra-territorialité : ils ne sont pas *dans* la culture, mais au-delà, au point que pour Bachelard l'homme de science ne peut être lui-même qu'un être scindé, vivant et agissant (sans penser) dans sa vie d'homme en société, et pensant enfin dans l'univers séparé de la science. Cette position extrême, intenable, subit bien des dérogations dans le discours bachelardien, mais elles ne remettent jamais en question l'idée principale selon laquelle l'expérience ordinaire du monde n'est pas de l'ordre de la connaissance.³⁶

Ce qui est allégué contre les discours pré-scientifiques dans des domaines

³⁴ Il ne s'agit pas ici, bien sûr, de dénier toute utilité à la notion d'obstacle épistémologique, ni même de refuser d'admettre que les savoirs acquis soient aussi des obstacles à la refonte des objets et des problèmes ; il s'agit de souligner que, à ne les considérer que comme tels, on finit, à l'instar des rhétoriques althusseriennes de la "coupure", par ne plus pouvoir rendre compte de ce que pouvait signifier "savoir" avant la "coupure"... Ce qui conduit à nier que la pensée préexistant à la (vraie) science fût un savoir. Cf. par exemple M. Fichant et M. Pécheux 1969.

³⁵ Elle est aussi vaste (et aussi complexe) que le débat autour des notions de "pensée primitive", "pensée pré-logique", "pensée sauvage"... dans leurs rapports avec "raison", "rationalité", "science". Partisans et adversaires du "Grand Partage" ont montré, à partir de positions différentes, combien le rapport entre savoirs pré-scientifiques et sciences modernes est complexe, mais aussi combien il est difficile d'échapper à la question. Cf. Lévy-Bruhl 1951 (1910), 1976 (1922) ; Lévi-Strauss 1962, Goody 1979 (1977), Horton 1967, 1990 (1982), Horton and Finnegan 1973, Hollis and Lukes 1990 (1982), Sperber 1982, Latour 1990, pour ne citer qu'eux.

³⁶ Ainsi, dans le chapitre intitulé "Connaissance commune et connaissance scientifique" (Bachelard (1949) 1986 : 102), où déjà l'intitulé vient corriger l'anathème à résonances platoniciennes proféré en 1938 contre "l'opinion", l'auteur écrira que "La science de Lavoisier qui fonde le positivisme de la balance est en liaison continue avec les aspects immédiats de l'expérience usuelle" (p. 103, je souligne).

d'objets matériels (physique, astronomie...), l'est aussi, dans d'autres horizons, contre les "théories naïves de l'esprit", la "psychologie populaire" ("Folk Psychology"). Celle-ci serait tout simplement un tissu d'erreurs, un obstacle à détruire pour que l'on puisse édifier une "véritable" théorie (computationnelle) de l'esprit ³⁷.

Comme l'écrit P. Jacob, "Selon le matérialisme éliminatif défendu par P. K. Feyerabend, R. Rorty, P. M. Churchland et P. S. Churchland, les concepts et les généralisations de la "psychologie ordinaire" sont destinés, non à être réduits aux concepts et aux généralisations de la neurobiologie, mais à être purement et simplement *remplacés* (ou *éliminés*)" (Jacob 1992 : 331).

On se souvient de l'idée que suggèrent M. Détéienne et P. Vernant pour clore leur exploration de la "grande catégorie de l'esprit", de la "catégorie mentale" (Détéienne et Vernant 1974 : 9) qu'est la *métis* des Grecs : que le silence qui "a continué si longtemps de se faire autour de l'intelligence rusée" serait "surtout le signe que la Vérité platonicienne, reléguant dans l'ombre tout un plan de l'intelligence avec ses façons propres de comprendre, n'a jamais réellement cessé de hanter la pensée métaphysique de l'Occident" (1974 : 306). La dévalorisation de ce "type d'intelligence engagé dans la pratique" (p. 8), "qui, tout en se maintenant dans de vastes secteurs : la politique, l'art militaire, la médecine, les savoir-faire artisanaux, n'en apparaît pas moins décentré, dévalorisé par rapport à ce qui constitue désormais le foyer de la science hellénique" (p. 11), c'est à dire "à l'épistémé, au savoir, étranger à la vérité" (p.10). Or, affirment Détéienne et Vernant, la "métis est bien une forme d'intelligence et de pensée, un *mode* du *connaître*" (p. 10, je souligne).

Nombreuses sont les versions de cet avatar moderne de la dévalorisation de la "métis", comme le montre, par exemple, la thèse avancée par F. Gil dans un exposé extrêmement fouillé de la question de la formation des disciplines. Selon F. Gil, pour les "savoirs traditionnels", "en principe, (comme pour le Cratyle), le problème de la *référence* ne se pose pas", "pas plus qu'il n'y a de place pour une interrogation sur la *vérité*, sur la convenance de la représentation au représenté : l'erreur n'est pas évaluée à travers la relation à la référence, mais signifie plutôt une non-convenance

³⁷ Cf. notamment le plaidoyer de J.S. Bruner contre ces positions, tenues par S. Stich et les Churchland (Bruner 1991 : 23 sq.; 47 sq.) ; celui de R.A. Shweder contre le "point de vue Platonicien pour lequel le fonctionnement cognitif, émotionnel et conatif quotidien est chargé de "bruit" et lié aux stimuli", alors que c'est précisément ce "bruit" qui constitue l'objet et fait problème (Shweder 1990 : 24).

aux finalités poursuivies". Pour cet auteur, ce savoir "s'exprime dans des répertoires de savoir-faire qui s'appuient sur autant de pouvoir-faire : il est simultanément technique et social" (F. Gil 1984 : 367). Si on en croit cette présentation des savoirs "traditionnels" ³⁸, c'est donc le terme même de savoirs qui est abusif : on *fait*, cela démontre seulement que l'on *peut* faire ; mais s'il n'y a ni problème (Bachelard), ni question sur la vérité, ni notion d'erreur. A sa place, une notion d'adéquation à la finalité, qui inscrit - et limite - les savoirs communs dans le registre de l'utilité. Si donc cette activité est entièrement opaque à elle-même, peut-on encore parler de "savoir" ?

L'antériorité des "savoir-faire" vaut à F. Dagognet, dans un domaine qui nous intéresse particulièrement, celui des remèdes, la remarque suivante : "de ce que le "pouvoir" devance à ce point le "savoir" il n'en résulte pas qu'il s'en sépare, ou qu'il puisse s'en priver, il anticipe seulement sur lui, et surtout il l'appelle".

Ce "renversement de la hiérarchie des moments inventifs"... " ne concerne-t-il pas toutes les sciences dans leurs commencements ? Une seule échappe-t-elle entièrement à ce "péché originel" ?" (Dagognet 1964 : 4). Le problème que ce "renversement" laisse sans solution, est celui du statut du "pouvoir", s'il doit être vu comme précédant le "savoir" (séparé de lui, antérieur à lui). Que serait, dans ce cas, un pouvoir sans *aucun* savoir ? J'incline à y voir une impossibilité. Mais dans ce cas, quel est statut des opérations cognitives qui doivent être nécessairement présentes pour qu'un "pouvoir" puisse être régulièrement acquis, exercé, transmis ? Autrement dit : quel *savoir* minimum ce type de "pouvoirs" implique-t-il nécessairement ?

Dans la perspective de la rupture absolue, c'est l'histoire des sciences elle-même qui devient une entreprise paradoxale: D'un côté, si les sciences se constituent par rupture radicale d'avec les discours préexistants, si on ne peut proprement parler de science qu'à partir du XVIII^e ou du XIX^e siècles (F. Gil), alors, il n'y a pas de sens à rapprocher les disciplines scientifiques modernes des discours qui précèdent. C'est la dénomination même de "physique", "médecine", etc. qui devrait être opaque à ces rapprochements.

³⁸ Expression ambiguë, dont l'usage sans autre précision me semble à proscrire absolument, qui renvoie tantôt aux savoirs pré-scientifiques des sociétés sans écriture, tantôt à tout savoir antérieur à la science moderne, fût-il le savoir savant le plus élaboré - et ne faut-il dans ce cas pas y inclure la "science grecque", l'épistémé elle-même ?

Or, d'un autre côté, Bachelard, comme le feront Gil, Dagognet et du reste nombre d'historiens des sciences, s'en gardent bien, et vont jusqu'à parler de "science" pour l'Antiquité et le Moyen-Age.

L'explication de l'émergence des disciplines scientifiques, de leur caractère spécial et de leur découpage est donc constamment prise entre deux termes d'un dilemme : ou bien il s'agit de révolution radicale, et il n'y a de savoir que dans la science *moderne* - pléonasme - (et on *doit* commencer leur histoire au présent – au XIX^e siècle si on veut et on *doit* négliger tout ce qui précède, qui relève d'une *autre* histoire) ; ou bien des *savoirs* spéciaux précèdent les sciences sur leur propre terrain, posent déjà des problèmes qui président à la connaissance des objets et aux disciplines spéciales, et ces dernières pourraient ne pas être des objets si radicalement nouveaux. Les sciences sont de ce fait réinsérées dans l'histoire des savoirs qui les "précèdent toujours".

Mais si l'anathème bachelardien et néo-platonicien obscurcit la *valeur cognitive* que l'on doit reconnaître aux savoirs pré-scientifiques sous peine de s'interdire de comprendre comment les hommes et leurs sociétés ont atteint ce degré incontestable de compréhension, de maîtrise et d'adaptation de leur monde qui explique leur pérennité, et de rendre incompréhensible la possibilité de l'émergence de la science, il ne s'en suit pas que l'on doive du même coup effacer toute distinction entre ces savoirs et les savoirs scientifiques.

A cet égard, parler, comme le fait C. Lévi-Strauss, de "science du concret" (Lévi-Strauss 1962 : 4) ou de "science néolithique" (p. 24), de caractère proprement scientifique des savoirs "primitifs" (p. 31), outre le paradoxe que cela ajoute inutilement à un débat déjà fort embrouillé, me paraît entièrement abusif. Chez Bachelard comme chez Lévi-Strauss, même s'ils aboutissent à des conclusions opposées, le "savoir", "la science", ne sont envisagés que comme des "opérations de l'esprit". La nécessité en découle, qu'il existe deux pensées obéissant à des principes radicalement opposés, (Bachelard) ou bien qu'il n'en existe qu'une - "la science", selon deux variétés, sauvage ou non, chez Lévi-Strauss.

On oublie dans les deux cas que la science moderne est avant tout *un mode d'organisation* sociale et culturelle de l'activité cognitive, un mode d'encadrement *institutionnel* du fonctionnement de la "pensée". "C'est cette pratique planifiée, structurée, organique, qui est le véritable milieu de culture du concept scientifique", écrit G.-G. Granger (1967 : 68) ; car la pensée

scientifique ne possède jamais, pour son exercice, que ce dont tous les hommes sont dotés, universellement. La science n'est pas *cognitivement* extraterritoriale, mais elle fait "territoire à part", sans aucun doute, socialement, culturellement. C'est la possibilité que des formations culturelles spéciales possèdent une teneur cognitive avérée, qu'elles produisent, autrement dit, des effets de connaissance et puissent légitimement être appelées des *savoirs*, sans pour autant qu'elles soient des "sciences", qu'il s'agit de reconnaître et de décrire.

On peut donc simultanément éviter l'anachronisme qui ignore les différences (parler des "sciences" des "primitifs" en général, ou de l'Antiquité en particulier), et l'ethnocentrisme moderniste, qui rejette dans les ténèbres de la non-pensée toute pensée qui précède l'émergence historique de la science ou coexiste avec elle, mais en dehors d'elle.

Des domaines d'expérience du monde à l'élaboration de savoirs spéciaux

Oui, en ce sens, il existait bien une "physique" dans l'Antiquité, et bien avant, sans aucun doute ; il existait bien une "médecine", et une "botanique", et la Mésopotamie a bien possédé une "astronomie", si on accepte de prêter à ces termes un sens précis : des *domaines de l'expérience du monde*, déterminés par la façon proprement humaine d'être au monde, ³⁹ dans lesquels et par rapport auxquels un *savoir spécial* se constitue *dans la culture*. J'ai évoqué plus haut la "psychologie naïve" ; j'ajouterai, au même niveau, la "physique naïve" à laquelle se réfèrent philosophes et psychologues et que P. Jacob définit ainsi : "c'est la "théorie" du comportement des corps solides, liquides, gazeux de taille macroscopique à la surface de la terre grâce à laquelle tout membre de l'espèce humaine s'oriente avec succès dans son environnement local" ⁴⁰.

De son côté, la "psychologie naïve" "vise à décrire, expliquer et prédire l'action et le comportement humain" (Jacob 1992 : 316-317) et rend compte de la façon dont les hommes comprennent et jugent leurs interactions avec leurs semblables ⁴¹. F.C. Keil a, pour sa part, étudié la "construction d'une

³⁹ Quoi que cela puisse signifier exactement, car ce ne saurait être là quelque chose de donné par avance, mais constitue, au contraire, l'objet même (et le projet) d'une anthropologie...

⁴⁰ Cf. également, parmi les psychologues, Keil (1989 : 259-261).

⁴¹ Cf notamment Bruner : "peut-être aurais-je pu parler de "science sociale populaire" ou plus prosaïquement de "sens commun". On trouve une psychologie populaire

théorie intuitive des espèces biologiques", à partir de "catégories ontologiques" fondamentales : une "biologie naïve" chez des enfants de 5 à 10 ans (Keil 1989 : 196, 217 sq.) ⁴². Mandler, Bauer et McDonough, dans leurs travaux, retrouvent la distinction entre les "catégories conceptuelles globales" correspondant au domaine des "animaux" et à celui des objets artificiels dès l'âge de 16 mois, et l'attribuent à la présence chez ces jeunes enfants de "théories" sur la nature spéciale de ces êtres vivants (animaux) (Mandler, Bauer and McDonough 1991 : 263, 267). Il est important de souligner le rôle que jouent les domaines phénoménaux de l'expérience (les "ontologies", selon Keil) : ce sont des *contraintes* (Keil 1981), à partir desquelles, à travers la socialisation (qui devrait être envisagée également comme une "acculturation"), l'enfant acquiert des savoirs sur le monde. Mais ces expressions peuvent engendrer des malentendus quant au rapport entre "domaines de l'expérience" et savoirs spécifiques à un domaine. Les premiers doivent être envisagés comme des modes premiers d'appréhension du monde (non sans rapport avec les "régions phénoménales" husserliennes, cf. F. Gil 1984 : 114) ; ils définissent des modes spéciaux de rapports (physiques, matériels, cognitifs, affectifs) entre les sujets et le monde des phénomènes, et, simultanément, des domaines phénoménaux particuliers. Mais ce niveau fondamental, il ne faut pas l'oublier, ne s'actualise jamais indépendamment de la société et de la culture.

Ces dernières sont le contexte *nécessaire* de l'élaboration de ces articulations fondamentales, et, pour être secondes, au sens où le geste technique l'est par rapport à la structure corporelle, n'en sont pas moins essentielles. Ces deux niveaux ne sont pas toujours clairement distingués et articulés. Ainsi, on peut penser que les catégorisations et les "théories", ou les modifications (shifts) conceptuelles que Keil observe sont le résultat d'une interaction entre le niveau quasi-biologique où se différencient les domaines phénoménaux, et l'acquisition de la culture par l'enfant (cette

dans toutes les cultures, où elle joue toujours un rôle constitutif déterminant ; il s'agit de descriptions plus ou moins reliées les unes aux autres, plus ou moins normatives, qui nous disent, entre autres choses, comment "fonctionnent" les hommes, à quoi ressemblent notre esprit et celui des autres, comment on doit agir dans des situations précises, quels sont les différents modes de vie possibles et comment il faut s'y conformer" (Bruner 1991 : 49). Définition très large, qui inclut certainement, comme le suggère Bruner, au delà de la "psychologie naïve", un savoir du social et de la culture qui ne peut y être ramené .

⁴² Keil a renouvelé certaines de ses expériences en 1993 avec des enfants de 3 à 6 ans.

dernière étant largement sous-estimée pour ce qui est des enfants de 3 à 6 ans, et encore plus pour ceux de 5 à 11 ans). La détermination du rôle respectif de ces deux niveaux de contraintes est sans doute un problème intéressant ; l'anthropologue retiendra cependant plus volontiers les questions que les réponses proposées. Car son problème peut être posé à partir du constat de l'émergence des savoirs spéciaux régulièrement distribués, dans toutes les cultures, en domaines spécifiques.

Ordre(s) et désordre(s) des domaines de savoir

Ces formations particulières qui traitent des ensembles spéciaux d'objets et les constituent en domaines organisés sont donc bien des *savoirs*, mais (et) ils sont *spéciaux*; nul doute que la difficulté à discerner le "plan" qui gouvernerait cet ensemble disparate de savoirs que l'on a reconnu sous la catégorie de "métis" n'ait été l'une des raisons de l'effroi que des esprits passionnés de systématisation aient pu ressentir à leur approche. Seulement, nous avons également rencontré dans les énumérations des ces corps de connaissances, des notions familières, car elles désignent aussi des disciplines modernes et reconnu que, s'écartant de tout ordre logique qui leur confère le caractère de système unifié, ils n'en sont pas moins localement organisés.

"Les sciences, écrit M. Foucault, apparaissent dans l'élément d'une formation discursive et sur fond de savoir. Ce qui ouvre deux séries de problèmes : quels peuvent être la place et le rôle d'une région de scientificité dans le territoire archéologique où elle se dessine ? Selon quel ordre et quels processus s'accomplit l'émergence d'une région de scientificité dans une formation discursive donnée ?" (Foucault 1969 : 240).

A ces questions que l'auteur a laissé ouvertes, et qui l'auraient, si le temps lui en avait été donné, sans doute entraîné au-delà de son intention théorique de départ, qui est "anti-anthropologique", la problématique de la "spécificité des domaines cognitifs" suggère donc une réponse : ces domaines pré-existent à la constitution de ces "régions de scientificité" et la *contraignent*.

L'histoire des sciences en tant qu'histoire de la constitution des disciplines et l'immense effort de systématisation qu'elle consigne peut par conséquent être envisagée comme un processus *contraint* (et non complètement aléatoire, librement créatif), d'une part et comme un processus *sélectif* d'autre part (toutes les formations spéciales, tous les domaines d'objets

susceptibles d'émerger dans l'histoire des cultures n'ont pas les mêmes chances de se pérenniser).

Longtemps, la réflexion sur l'état et l'ordre des savoirs s'est débattue avec l'idée selon laquelle le désordre trop visible des disciplines, leur formation hétérogène, réclamaient une mise en ordre qui en exprimât l'unité de projet (la connaissance) et les soumit à un plan, qui, outre qu'il *devait* exister de par l'ordre divin de la création, devait à l'évidence être le modèle et l'idéal vers lequel devait tendre une *scientia* enfin unifiée.

Les projets de constitution de langues philosophiques universelles visaient à instaurer un ordre, une classification des savoirs, obéissant à un plan unique. En évoquant les tentatives de classification des savoirs de Raymond Lulle à A. Comte, en passant par Dalgarno, Wilkins, Kircher, et surtout Descartes et Leibniz, G. Mounin (1963), effectue un rapprochement utile entre ces tentatives de "structurations non arbitraires du contenu sémantique de notre connaissance du monde", et les tentatives modernes (celles de la sémantique structurale comme celle des terminologues), de mise en ordre logique des savoirs relevant des disciplines différentes.

Nul doute qu'il ne s'agisse de la forme moderne, dictée par les difficultés techniques et théoriques de la *traduction* (souvenons-nous que la traduction automatique fut le lieu du premier échec avoué des programmes d'intelligence artificielle⁴³), de la question de l'ordre implicite, s'il en est un, dans la construction des corps de connaissances et de leur ordonnancement.

"Ce dont nous avons besoin, écrit Jumpelt (1955), c'est d'un *système de classification des domaines* auxquels les concepts appartiennent" (cité par G. Mounin 1963 : 129, soulignés dans la source). Or ces "domaines" se sont toujours présentés aux classificateurs des sciences comme à ceux qui nourrissent les projets de langue philosophique universelle (e.g. Descartes, Leibniz et sa *Characteristica*) en tant que données empiriques déjà constitués, mais irrémédiablement désordonnés.

La multiplicité des savoirs n'est pas le résultat, moderne, récent, de la spécialisation, même si celle-ci n'a pas peu contribué à la multiplier : toute

⁴³ C'est le constat sur lequel s'ouvre l'argumentation de H. Dreyfus (1984 (1979) : 37). Quinze ans plus tard, la traduction automatique des langues "naturelles" (produits éminemment culturels), demeure un problème non résolu, et un chantier actif et stimulant malgré ou à cause de l'échec même des tentatives les mieux fondées théoriquement.

réflexion unificatrice sur les savoirs humains rencontre, partout et depuis toujours, le multiple, le divers. Mais leur diversité et leur configuration sont persistantes : "Les disciplines ont une espèce de réalité historico-conceptuelle, comme nous l'enseigne l'histoire des sciences, leur constitution étant même, peut-on conjecturer, quasi irréversible", écrit D. Andler (1986 : 113).

C'est cette double réalité, à la fois historique et en partie contingente, et "conceptuelle", contrainte par une réalité d'un ordre plus extérieur à la pensée qui explique pourquoi, sans doute, "Les projets de science universelle sont, en même temps, des *ontologies*. Comme l'a indiqué Lulle (...) ils prétendent viser les choses elle-mêmes et les articulations de l'être" ; "dans sa perfection maximale, un savoir universel serait exclusivement *catégoriel*. Il reformulerait et subvertirait (si on peut dire), les phénoménologies des disciplines", écrit F. Gil (1984 : 411 ⁴⁴).

Mais ce sont précisément ces phénoménologies spéciales aux disciplines qui *résistent* avec succès aux projets de "normalisation des corpus de connaissance" (F. Gil 1984 : 411). "En l'absence de dispositifs *formels* susceptibles de reformuler, de fait, les "objets disciplinaires", la référence à l'arbre de la science (...) est généralement une métaphore sans contenu", alors qu'elle tendait, au contraire, à exprimer (à instaurer) une organisation cohérente des connaissances. Ainsi chez Bacon, "Plutôt qu'une réduction des principes disciplinaires à des axiomes plus généraux (...), ce qui de fait se présente à nous, c'est une prolifération vertigineuse de disciplines avec les plus divers "principes premiers"" (F. Gil 1984 : 428).

Si la distribution des savoirs en disciplines différentes n'est pas le résultat d'un ordre logique, au sens où il serait engendré par une pensée réflexive soucieuse (et capable) de cohérence, et même résiste à toute mise en ordre *a posteriori*, peut-être fallait-il se résigner à en constater l'impossibilité. Mais Bacon, "bien qu'il crût en une "unité de la nature"" que "la science universelle aurait pour mission d'élucider", "préférera suivre, tout au long du *De Augmentis*, un arrangement délibérément disciplinaire (*correspondant aux facultés cognitives* mémoire, raison et imagination) et recommander une investigation de la nature à travers des "histoires particulières", relatives à des *domaines de faits* bien définis" (F. Gil 1984 : 429, je souligne).

⁴⁴ Pour toutes les citations de cet ouvrage, je traduis.

L'idée qui nous importe ici, c'est que face à l'impossibilité de l'unification *théorique* des savoirs, se dresse l'existence effective de "*domaines de faits* bien définis", et que le découpage des disciplines pourrait correspondre à une distribution (ou à une sollicitation) différentielle des *facultés* cognitives selon les disciplines. Idée, du reste, que Bacon n'est pas seul à revendiquer, qui est déjà affirmée dans l'*Ethique à Nicomaque*, et trouve chez Huarte au XVI^e siècle une systématisation extrême ("à chaque sorte d'esprit correspond une seule science" (F. Gil 1984 : 445)).

C'est précisément la rencontre entre la reconnaissance de l'existence de *domaines de faits* (l'expression est insuffisante, on l'a vu), dont la "phénoménologie" résiste à l'intégration unificatrice et semblent posséder un statut ontologique particulièrement robuste, d'une part, et l'intuition selon laquelle il se pourrait que des "*facultés*" spéciales de l'esprit jouent différemment selon ces différents domaines, d'autre part, qui est au principe des thèses de Fodor sur la "modularité de l'esprit" (Fodor 1983 (1986)), que nous avons évoquées.

Genèse des formes culturelles de savoir : une anthropo-logique

Parmi les disciplines scientifiques ⁴⁵ qui sont sans conteste les héritières (pour le meilleur comme pour le pire) des savoirs pré-scientifiques, on pourrait évoquer par exemple la physique, la chimie, la mathématique, la botanique, la zoologie, la médecine, la linguistique, la psychologie, la sociologie, l'ethnologie, etc.⁴⁶. Les *domaines de l'expérience* humaine à l'intérieur desquels ces "régions de scientificité" se sont constituées, dans l'histoire de certaines sociétés, sont *universellement reconnus en tant que domaines spéciaux de savoirs* (ou champs qui font l'objet de savoirs spéciaux).

On serait tenté d'ajouter à ces listes, sur un registre légèrement différent, les domaines spéciaux des savoirs techniques, dont la constitution pourrait fort bien révéler, à l'examen, des régularités du plus haut intérêt pour ce qui

⁴⁵ Il va de soi que le statut de scientificité de ces disciplines est inégal ; elles n'en participent pas toutes d'un projet scientifique plus ou moins accompli. On devrait, par ailleurs, et au-delà du domaine des sciences, pouvoir ajouter la philosophie à la liste qui suit.

⁴⁶ F. Gil cite, parmi les "domaines de l'expérience immédiate", notion que l'on retiendra, pour lesquels "la science gréco-médiévale possédait des paradigmes théoriques pour garantir une description cohérente", "la physique et la biologie d'Aristote, () la médecine hippocratique et galénique, () l'astronomie ptolémaïque" (1984 : 368).

est de l'interprétation de la "fragmentation" des savoirs.⁴⁷

L'observation de la constitution d'un corps de savoir technique spécial, mieux que d'autres peut-être, permet de repérer le processus d'itération entre l'organisation *cognitive* du sujet, son organisation *corporelle*, l'organisation *culturelle*, et les caractères spéciaux des *matières* (ou objets matériels) avec lesquelles le rapport s'établit.

En outre, la prise en considération du processus de formation des disciplines sur fond de savoirs (qui est, dans le champ de l'activité cognitive culturelle, une *morphogenèse*), implique par conséquent que l'on dépasse l'idée selon laquelle les domaines cognitifs spécifiques se constituent comme des domaines de *faits* (voir ci-dessus), ou des domaines d'*objets "naturels"* qui seraient donnés d'avance. Il s'agit de décrire la façon dont les objets se constituent pour les sujets et la culture (G.-G. Granger 1967 : 62), comment les faits *pertinents* sont produits ; ce qui implique toujours que se forment, pour et par les sujets du savoir, des questions, des problèmes.

On pourrait ici rappeler les mots de G. Canguilhem : "Sans doute un objet naturel n'est pas naturellement naturel, il est objet d'expérience usuelle et de perception dans une culture", ce qui est peut-être, comme l'écrit l'auteur, une "banalité", mais n'en est pas moins souvent oublié (Canguilhem 1983 (1968) : 16)⁴⁸.

L'universalité de certaines techniques, la quasi-universalité de beaucoup d'autres, suggère que la "mise en rapport" de l'homme (spirituel et corporel) et du monde matériel tend à produire des *formes récurrentes*, (techniques

⁴⁷ Encore que le terme peut, en définitive, induire en erreur. En effet, "fragmentation" suppose que l'unité du savoir préexiste à sa séparation en corps spéciaux. Or un double mouvement semble à l'oeuvre depuis toujours : un processus de fragmentation par spécialisation et un processus d'agrégation des questions, faits, savoirs, en corps plus vastes ou plus structurés. L'importance des processus inductifs nous paraît ici décisive. Sur un champ où opèrent les contraintes structurelles (cognitives, corporelles, matérielles), les acquisitions locales (forcément locales ?), tendent à produire des formes appartenant à plusieurs niveaux intermédiaires de généralité (ou extension) ou à plusieurs types. Ceci, notons-le en passant, pourrait fort bien expliquer l'apparence "désordonnée" du paysage que forme l'ensemble des savoirs auxquels s'affrontent les projets unificateurs et/ou classificateurs.

⁴⁸ Cet "oubli" a pu être si profond que des auteurs tels que J.S. Bruner, qui ont joué un rôle de premier plan en psychologie cognitive, "découvrent", quelque quarante ans après leur ouvrage inaugural, l'existence et l'importance décisive de la culture, et avec elle, la pertinence des données ethnologiques. Sa proposition d'une "psychologie culturelle" me paraît, par certains côtés, une émouvante suggestion à fonder une anthropologie en tant que science de la Culture. Comme l'exprime le titre de son dernier ouvrage : "Car la culture donne forme à l'esprit"... (Bruner 1991).

particulières, poterie, cuisson, tressages ou tissage, sculpture, métallurgie...), qui nous renseignent donc *simultanément* sur les structures cognitives et corporelles du "sujet", et sur l'ontologie des "objets". Cette mise en rapport *inclut* toujours ce que A. Leroi-Gourhan appelle "l'intention technique", et la "question que s'est toujours posée l'ouvrier devant la matière", "comment prendre contact ?" (1973 : 385).

Car il n'y a de technique qui ne se rapporte nécessairement à un *domaine d'objets* (de matières) particulier ; qui n'émerge dans le prolongement d'une fonction *corporelle* ⁴⁹, et n'obéisse à une *intention* technique, particulières.

Les techniques, plutôt que d'être un ensemble de savoir-faire vaguement honteux, sous-humains (Détienne et Vernant 1974 : 305), pourraient fort bien être un lieu privilégié pour la saisie de l'émergence de ces domaines spécifiques qui sont donc pleinement des domaines spéciaux de l'expérience humaine du monde, et non des domaines d'objets préexistant, "out there", à la présence et à l'interrogation de l'homme porteur de culture, ni, à l'opposé, les fruits du libre exercice de l'esprit imposant au monde des structures arbitraires.

Et l'apparent désordre des savoirs pré-scientifiques, dont l'arrangement est étranger au plan de la *Logique*, scandale d'écart au plan divin de la *Nature*, pourrait bien receler un ordre *anthropologique*, c'est à dire, l'ordre subjectif / corporel / objectif ⁵⁰, spéculatif / pratique, individuel / culturel, qui sous-tend la manière proprement humaine d'être au monde.

Telle est la question. Si nous sommes loin d'en posséder les solutions, du moins est-il intéressant de constater que l'exploration se conclut par une boucle retournant vers la culture, alors qu'on pouvait entrevoir l'ambition psychologique de réduire la culture à la psyché individuelle. Il est intéressant de constater que le parcours critique qu'effectue la "philosophie de la psychologie" (à travers les théories cognitivistes philosophiques et psychologiques), aboutit à ces mêmes questions.

"Certains travaux psychologiques, neuropsychologiques et anthropologiques récents, notamment les travaux concernant la

⁴⁹ C'est en ce sens qu'il faut entendre l'existence des actions techniques "élémentaires", communes à un certain nombre de technologies et étroitement liées à la structure des gestes (et du corps, de la main) humains (Leroi-Gourhan 1973 : 43).

⁵⁰ Je me permets d'attirer l'attention sur cette tripartition, nécessaire, me semble-t-il, pour rendre compte de la formation des savoirs sur (selon) des domaines d'expérience, tâche à laquelle l'opposition sujet/objet ne saurait convenir.

structuration des connaissances par domaines (*domain-specificity*), suggèrent fortement l'existence de contraintes épigénétiquement déterminées sur la catégorisation et les processus inductifs", écrit E. Pacherie. Mais "Une théorie de l'intentionnalité qui vise à quelque généralité se doit de prendre en compte cette dimension sociale des contenus mentaux et d'explicitier la nature de la contribution apportée par l'environnement social. Si cette théorie se veut en outre naturaliste, il lui faut, d'une part, rendre compte de l'origine de ces productions culturelles qui contribuent à la l'enrichissement des contenus intentionnels⁵¹ et expliquer, d'autre part, de quelle manière les interactions d'un individu avec son environnement social lui permettent de bénéficier de cet enrichissement" (Pacherie 1993 : 272, 274). Le programme d'une anthropologie cognitive des faits culturels peut donc, au bout de ce parcours, être réaffirmé et non *réduit* à celui d'une psychologie strictement individuelle. On peut à présent résumer les idées qui nous ont guidé :

- Des *savoirs spéciaux* préexistent à la constitution des disciplines scientifiques ; dans de nombreux cas, celles-ci se forment sur la base et selon les contours phénoménologiques des savoirs ;
- Tous ne donnent pas origine à des sciences, et si c'est le cas, ces dernières ne suivent pas la découpe exacte du (des) savoir(s) qui les précèdent ; elles y occupent des places ("régions") diverses (Foucault) ;
- Les *champs* de phénomènes que recouvrent ces savoirs sont *particuliers* (délimités), non ordonnés entre eux selon des principes théoriques, mais selon des ontologies "segmentaires", et correspondent à des "domaines de l'expérience".
- Ces ontologies sont *robustes* (elles opposent une résistance à la critique scientifique, à l'enseignement des sciences (Bachelard (1938) 1989, Giordan et De Vecchi 1990 (1987)), à la construction des systèmes universels des savoirs (Mounin 1963, F. Gil 1984).
- Cette robustesse leur vient de leur caractère anthropo-logique : les "domaines de l'expérience" se constituent par itération entre les structures cognitives du sujet, les contraintes culturelles, et les caractéristiques du monde matériel tel qu'il se présente aux humains ; les processus *inductifs*

⁵¹ L'auteur fait ici allusion au processus "d'enrichissement" culturel qui a lieu à partir et sur la base des contenus perceptifs. Il correspond, ce me semble, au processus d'élaboration que je suggère plus haut pour la formation des savoirs spéciaux articulés autour d'un domaine d'expérience.

pourraient y jouer un rôle essentiel.

- Certains domaines spéciaux de l'expérience humaine du monde) font *universellement* l'objet de savoirs spéciaux. La distribution des savoirs techniques selon les spécialités pourrait indiquer des modes universels de structuration de l'expérience cognitive du monde.

Ces découpages grossiers, ces ontologies "segmentaires" qui préexistent aux disciplines et... leur résistent, il faudra les caractériser plus précisément. Mais auparavant, il faut examiner les conséquences de la segmentation phénoménologique au niveau, moins général, qui concerne la formation des objets à *l'intérieur* des disciplines.

5. TYPES ET CRITERES DE DEFINITION DES DOMAINES SPECIFIQUES

L'organisation de domaines cognitifs spécifiques, suffisamment distincts pour se voir assigner des implantations neurologiques propres à chacun, produit probablement nombre d'effets cognitifs ou émotionnels qui demeurent inaccessibles à la conscience des sujets et sont difficilement observables. Mais elle produit également, à un niveau "phénoménologiquement accessible" (Fodor), des effets d'organisation des contenus mentaux. Or ces contenus mentaux sont, partout et dans tous les cas, aussi des contenus culturels.

Les "entités concrètes", les "entités abstraites", les "événements" (Damasio 1989 : 42) ne sont jamais accessibles en-deçà de la culture. La séparation entre les différents types d'objets mentaux (reposant souvent sur différents "objets neuronaux"), appelés à être traités de façon spécifique, est un processus de *classification*⁵² des contenus sémantiques. Il semble même que l'on doive considérer l'émergence de ces domaines comme un processus classificatoire⁵³ relativement banal : partout les hommes ont discerné dans leur environnement des types "d'objets" en effet assez divers : êtres vivants et êtres non-vivants ; parmi les premiers, les humains opposés aux non-humains et parmi les seconds, les objets produits par l'homme opposés à ceux qui ne le sont pas... Il est possible encore que parmi les derniers il soit partout distingué entre substances continues et

⁵² J'entends ici "classification" en un sens faible, sans impliquer de structure logique particulière, e.g. hiérarchique.

⁵³ C'est, me semble-t-il, l'interprétation que proposent aussi Villiard et Nespoulos, en analysant la portée et les limites de la "théorie modulaire" (inspirée de Fodor), en psycholinguistique et en neuropsycholinguistique (1989 : 24).

objets concrets, discrets...⁵⁴ Ces classes d'objets peuvent se situer à différents niveaux d'inclusivité. Mais la notion de *domaine spécifique* trouve tout son intérêt lorsqu'il s'agit de repérer en particulier ces classes qui semblent résulter des distinctions les plus fondamentales parmi les données de l'expérience (Mandler et al. 1991 263, 271). Il est dès lors très impressionnant de constater que des réalisations neuronales partiellement (mais nettement) séparées sont assignées à des classes d'"objets" mentaux tels que les relations *sociales*, la reconnaissance des *visages*, les parties du corps, les objets matériels, les entités abstraites (telles les notions fortement empreintes de culture, "amitié", "honnêteté", "justice", etc.)⁵⁵ et bien sûr, les entrées lexicales qui leur correspondent.

Types de domaines

Peut-on tirer de cette très rapide évocation des problèmes que pose et des ouvertures théoriques que permet la notion de "domaine spécifique", quelques indications générales quant aux types de domaines que reconnaissent ces divers points de vue, en les considérant sous l'aspect du principe constitutif (ou définitoire) de chacun ? Les auteurs que nous avons passé en revue considèrent qu'il existe, parmi les types de critères susceptibles de produire la constitution de domaines spécifiques de savoir, au moins les suivants :

- *domaines de stimuli* : ils sont liés aux types d'input et aux modalités sensorielles, voire à certaines composantes des entrées ; en sont des exemples les couleurs, le langage. Les domaines cognitifs qui leur sont associés "extraient" des entrées une dimension, ou un ensemble coordonné de dimensions (couleur : les trois dimensions du "solide" chromatique ; langage : la reconnaissance du son comme phonème et le traitement subséquent des dimensions phonématiques pertinentes).
- *domaines d'objets* : ils se constituent par l'établissement de liens perceptifs et logiques à l'intérieur d'ensembles d'objets mentaux (notions) référant à des objets censés exister dans le monde (objets concrets : les "natural kinds" et au-delà, l'ensemble des objets matériels). Il s'agit dans tous les cas d'objets complexes, saisis le plus souvent de façon

⁵⁴ Ces distinctions fondamentales pourraient fort bien expliquer le marquage linguistique des catégories de "gradable" ou "non-gradable", et "comptables" (dénombrables) ou non, etc. (Lyons 1978 : 219, 241).

⁵⁵ Pour les références bibliographiques, on se reportera à la note 67.

multimodale (vue, audition, toucher et action). Ils sont évidemment "notionnels" (ou "conceptuels") comme les objets du type suivant, mais ils sont des "entités du premier ordre" ("objets physiques"), ou du "second ordre" ("événements, processus, états de choses", mais j'ajoute: *matériels*) dans l'ontologie de J. Lyons (Lyons (1978) 1990 : 77-78).

- *domaines notionnels nominaux* : des ensembles de notions définies nominalement ("entités abstraites") , ou constitués de composantes notionnelles multiples (ex. : "amitié", "famille", "pouvoir", "mana" ... Schwartz 1979, Dupré 1981, Keil 1989). Ce qui correspond aux "domaines conceptuels" (mais en atténuant la rigueur que ce dernier adjectif suppose, peut-être à mauvais escient dans cet emploi).

- *domaines lexicaux* : constitués par les ensembles de lexèmes reliés de façon privilégiée (cf. ci-dessus Mounin, Miller et Johnson-Laird) ; leur combinaison avec les précédents, définit les *domaines sémantiques*.

- *domaines de pertinence* : *contexte* sémantique et pragmatique évoqué (sélectionné) par la notion dans l'acte d'énonciation, nécessaire à l'explication de la façon dont s'opère l'interprétation des énoncés, ou la résolution des ambiguïtés (acception qui réunit, au-delà des différences d'orientation : Sperber and Wilson 1986, Fauconnier 1984, Langacker 1987, Grize 1982, 1990, Vignaux 1988).

- *domaines de compétence* : compétence *linguistique*, bien sûr, mais aussi compétence *sociale* (dont la capacité à attribuer des états intentionnels à autrui, Bruner 1983, Premack 1994), compétence *numérique* (Crump 1990, Broadbent et Cara 1992, Keil 1989). Bien que ce point de vue puisse recouper certains des précédents, il paraît utile à de nombreux auteurs, de considérer que l'organisation "régionale" des savoirs dans certains domaines est due (ou suppose, ou est liée, etc.) à des compétences spécialisées, autant ou plus qu'aux caractéristiques d'objets, de notions, de situations.

- *domaines phénoménologiques* : ils sont formés par des constellations d'objets, de propriétés, d'agents, des relations sociales et sont définis par la densité de leurs relations causales, ou par l'émergence de types de formes spéciales (morphogenèse) ; ils sont le type d'objets (particuliers) décrits à l'intérieur de chaque discipline ;

- *domaines disciplinaires* : la conjonction de "l'objet" d'une discipline, des théories les plus générales qui la fondent, des échelles typiques

d'observation des phénomènes par la discipline ; ils définissent le domaine de la discipline.

Le savoir comme champ partiellement organisé

Le défi que proposent ces résultats plutôt foisonnants, extrêmement complexes, à une anthropologie des savoirs, est donc celui de cerner les principes organisateurs de ces distinctions fondamentales. Pluriel inévitable, car rien ne permet de penser qu'un seul principe logique organise de façon "cohérente" l'ensemble du champ du savoir lorsqu'on le considère de ce point vue. On assiste plutôt, à ce qu'il semble, à l'émergence de spécialisations locales dont l'explication pourrait être d'ordre *historique* plutôt que logique : l'histoire de l'évolution d'une espèce, *sous contrainte* biologique, écologique et culturelle. Si "classification" il y a, dans le processus de formation des domaines, c'est par conséquent une classification *ascendante*, d'une part, et incomplète, d'autre part.

D'allure ascendante, de nature plutôt inductive (Gardenfors 1993), le processus de formation des domaines part du multiple pour l'agrégation de classes d'objets⁵⁶ pouvant être utilement traités selon des procédures spéciales (ce en quoi je suppose, à la suite de Sperber (1994), qu'un mécanisme de type "économique" est à l'oeuvre dans l'émergence des domaines).⁵⁷

Mais, à l'opposé de ce que produit le processus déductif, descendant, par dichotomies ou du moins par divisions successives, *l'organisation ascendante n'organise pas la totalité du champ*, d'une part, et les parties qui sont ainsi organisées ne le sont pas selon un ensemble (succession) de critères homogènes ou *cohérents* entre eux.

Qu'il s'agisse d'un problème qui a des affinités logiques et empiriques avec la question de l'évolution, nul doute à cela : mais comme l'évolution biologique (dont elle n'est pas indépendante), cette émergence des domaines spécifiques est le produit de *contraintes toujours locales*

⁵⁶ Classes d'objets qui peuvent par conséquent ne pas avoir les attributs logiques des classes distributives, mais constituer des "classes-objets" (Grize 1990), des "classes collectives" de divers ordres (Miéville 1993), qui résistent (ensuite...) à leur insertion dans les hiérarchies distributives.

⁵⁷ L'hypothèse de l'émergence de solutions qui économisent les ressources cognitives n'entraîne pas qu'elles sont les plus économiques parmi toutes les solutions possibles : elles doivent satisfaire à la contrainte d'économie des ressources, sans qu'on soit contraint de supposer qu'elles les optimisent. Cf. notamment Pacherie 1993.

(n'affectant qu'une partie des populations en une unité de temps et d'espace donnée), et semble s'être produite de façon à faire converger une partie, (localement déterminée par rapport à l'ensemble) des faits cognitifs, en des réseaux locaux à haute densité, en segments de l'expérience pouvant faire l'objet de traitements spéciaux. C'est peut-être ce qui explique le caractère hétérogène, "ad hoc", de ces domaines cognitifs spécifiques, formés selon des critères différents dans chaque cas, et offrant au chercheur peu de perspectives pour leur découverte, si ce n'est la recherche empirique. Ce n'est donc en rien un "plan de la nature" ⁵⁸ des savoirs que l'on peut espérer mettre en lumière, mais les traces de l'histoire hésitante de notre espèce en tant qu'elle est marquée par l'apparition du langage et de la culture. Mais je pense avoir montré que la question de l'innéité du caractère spécifique des domaines peut facilement (et à mon sens utilement) être laissée de côté. L'argumentation d'Atran en faveur de l'innéité ne semble pas suffisante. Celle de Sperber, fort différente, tendant à poser la distinction entre "domaine propre" et "domaine actuel" de certaines compétences, apporte des pistes de recherche intéressantes pour une *histoire* de l'émergence et de la transformation des domaines cognitifs spécifiques. Mais cette histoire reste de toute évidence à faire.

En attendant, la notion de "domaine spécifique", en tant qu'elle tente de rendre compte de l'existence de niveaux d'organisation et de "régions" particulières dans l'ensemble des phénomènes cognitifs semble, on l'a vu, désormais indispensable dans un grand nombre d'approches différentes : histoire et philosophie des sciences, linguistique notamment sémantique, neuropsychologie, psychologie cognitive, et anthropologie cognitive. Cette notion s'impose comme un outil indispensable dès que l'on tente de saisir les phénomènes d'organisation des contenus mentaux, des objets culturels.

Les "espaces mentaux" de G. Fauconnier reposent sur le fait que les "objets mentaux" sur lesquels opèrent les connecteurs "peuvent appartenir à des domaines différents" (Fauconnier 1984 : 32). De leur côté, G. Vignaux (suivant A. Culioli) et J. B. Grize insistent sur la constitution de "domaines notionnels", qui renvoient "à du "physique", du "culturel" et de "l'anthropologie" " et ouvrent l'étude du sens vers l'extra-linguistique

⁵⁸ Il est amusant de constater que des chercheurs de la valeur de B. Berlin sont tentés de penser l'ordre a posteriori que l'anthropologue découvre dans l'organisation des savoirs (et notamment dans ses aspects universels), un "plan de la nature" qu'il faudrait "contempler"... (Berlin 1992 : 26).

(Vignaux 1988 : 113-117) ou organisent le sens dans l'énonciation (Grize 1990 : 79). La spécificité de certaines formations locales dans le champ des savoirs a, en anthropologie et en ce qui concerne le débat autour du holisme, trois conséquences. En premier lieu, elle légitime l'étude des objets particuliers, en mettant à la disposition de la communauté scientifique un cadre théorique à l'intérieur duquel on peut penser la définition des objets et leurs relations, et les *motiver*, autrement qu'en en appelant à une vision romantique de l'intuition créatrice des auteurs.

En second lieu, elle fait apparaître le champ du savoir comme seulement partiellement organisé, ou organisé seulement en un sens assez lâche, si on le considère en totalité. La systématisme d'un éventuel système de la culture comme totalité serait faible, fragmentaire, inachevée.

Enfin, cette notion autorise l'étude des phénomènes cognitifs au niveau des sujets individuels et au niveau des formations culturelles, en dehors de tout postulat sur la cohérence ou la consistance des différents champs en quoi s'organisent l'expérience individuelle ou les formes culturelles particulières.

Si les "systèmes centraux" ne sont pas si "isotropes" que le supposait Fodor, ni les théories scientifiques aussi "quiniennes" que le voudrait la vision idéalisée qu'il en donne, il y a fort à parier que les faits culturels, si on les considère par grands ensembles complexes, sont encore moins... isotropes et quiniens.

De là, le nombre impressionnant de tentatives de formalisation de l'idée sous-jacente à la notion de domaine : penser la discontinuité relative et l'effet de bord entre parties locales de la culture, dont on voit par ailleurs qu'elle fonctionne, en un autre sens, mais beaucoup plus faible, de façon doublement continue : par son intégration au niveau des sujets qui la portent et la transforment, et au niveau des échanges sociaux qui la perpétuent (ces derniers incluant les rapports entre différentes cultures).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDLER D., 1986, "L'intelligence artificielle : de qui est-ce l'affaire ?" in DEMAILLY A. et LE MOIGNE J. L. (Dirs.), : 106-120.
- ANDLER D., JACOB P., PROUST J., RECANATI F. et SPERBER D. (dirs.), 1992, *Epistémologie et cognition*, Colloque de Cerisy, Paris, Mardaga.
- ATRAN S., 1987, "The Essence of Folkbiology: a Reply to Randall and Hunn", *American Anthropologist*, 89 : 149-151.
- ATRAN S., 1990, *Cognitive Foundations of Natural History* (Towards an Anthropology of science), Cambridge, Cambridge Univ. Press.

- AUGE M. et HERZLICH C. (dirs.), 1984, *Le Sens du mal*. Anthropologie, histoire, sociologie de la maladie. Montreux, EAC.
- AUGE M., 1980, "Maladie" (Anthropologie), *Encyclopaedia Universalis* : 338-339.
- BACHELARD G., (1938) 1989, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris Vrin.
- BACHELARD G., (1949) 1986, *Le rationalisme appliqué*, Paris, PUF.
- BARRAU J., 1985, "A propos du concept d'ethnoscience", *Les savoirs naturalistes populaires*, Actes du Séminaire de Sommières 1983 : 5-12. Paris, Ministère de la Culture.
- BERLIN B., BREEDLOVE D. and RAVEN P., 1974, *Principles of Tzeltal Plant Classification*, New York, Academic Press.
- BERLIN B., BREEDLOVE D.E. and RAVEN P.E., 1969, "Folk Taxonomies and Biological Classification" in Tyler S.A. 1969 : 60-66 (From : *Science* 154, 1966).
- BROADBENT S. et CARA F., 1992, "Structuration des connaissances par domaines et développement", in ANDLER et al. (dirs.) 1992 : 59 : 78.
- BRUNER J.S., 1983, *Le développement de l'enfant : savoir dire, savoir faire*, Paris, PUF.
- BRUNER J.S., 1991, *Car la culture donne forme à l'esprit : de la révolution cognitive à la psychologie culturelle*, Paris, Eshel.
- CANGUILHEM G., 1983 (1968), *Etudes d'Histoire et de Philosophie des Sciences*, Paris, Vrin.
- CONKLIN H.C., 1954, *The relation of Hanunoo culture to the plant world*, Unpublished PH.D. Dissertation, New Haven, Yale University (ouvrage non consulté, cité par divers ouvrages utilisés ; pour référence).
- CONKLIN H.C., 1955, "Hanunoo color categories", *Southwestern Journal of Anthropology*, 11, 4, 339-344.
- CONKLIN H.C., 1969 (1962), "Lexicographical Treatment of Folk Taxonomies" in Tyler S.A., 1969 : 41-59.
- CRUMP T., 1990, *The Anthropology of Numbers*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DAGOGNET F., 1964, *La raison et les remèdes*, Paris, P.U.F..
- DAMASIO A.R., 1989, "Time-locked multiregional retroactivation : A systems-level proposal for the neural substrates of recall and recognition", *Cognition*, 33 : 25-62.
- DESCLES J.P., 1991, *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition*, Paris, Hermes.
- DETIENNE M. et VERNANT J.P., 1974, *Les ruses de l'intelligence : la métis des Grecs*, Paris, Flammarion.
- DOS SANTOS J.R. et FLEURENTIN J., 1991, "L'ethnopharmacologie, un nouvel espace scientifique : sources, méthodes, objectifs", *Encyclopédie des Médecines Naturelles*, 1.B., 1-28.
- DOS SANTOS J.R. et FLEURENTIN J., 1992, "L'ethnopharmacologie, une approche pluridisciplinaire", in FLEURENTIN, CABALION, MAZARS, DOS SANTOS et YOUNOS, *Ethnopharmacologie, sources, méthodes, objectifs*, Paris, Orstom/SFE : 26-39.
- DOS SANTOS J.R. et MOLINA J., 1988, "Nemobase : un système d'information sur les usages populaires de la Flore", Rapport de recherche pour le Ministère de la Culture.
- DOS SANTOS J.R., 1985, "Savoirs de la Flore en Cévennes", *Les savoirs naturalistes populaires*, Actes du Séminaire de Sommières 1983 : 65-69. Paris, Ministère de la Culture.
- DOS SANTOS J.R., 1985, *Les usages de la Flore en montagne méditerranéenne*, Rapport pour le Ministère de la Culture, Mission du Patrimoine Ethnologique.
- DOS SANTOS J.R., 1988, "Des plantes, du sang et des Cévennes", *Savoirs*, 1 : 98-133.
- DOS SANTOS J.R., 1992, "Savoirs vernaculaires de la maladie : approche conceptuelle préliminaire à la création d'une base de connaissances", Rapport pour le Ministère de la Recherche.

- DUMONT L. 1968., "Préface", in Evans-Pritchard E.E., (1937) 1968, *Les Nuer*, Paris, Gallimard.
- DUPRE J., 1981, "Natural Kinds and biological taxa", *The Philosophical Review*, 90 : 66-90.
- FABRE D., 1985, "Savoirs naturalistes populaires et projets anthropologiques", *Les savoirs naturalistes populaires*, Actes du Séminaire de Sommières 1983 : 15-27. Paris, Ministère de la Culture.
- FAUCONNIER G., 1984, *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris, Minuit.
- FODOR J.A., 1983 (1986), *La modularité de l'esprit. Essai sur la psychologie des facultés*, Paris, Minuit. (1ère Edition, MIT, 1983).
- FOUCAULT M., 1963, *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, PUF.
- FOUCAULT M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris Gallimard.
- FULLER S., DE MEY M., SHINN T. and WOOLGAR S., 1989. *The Cognitive Turn. Sociological and Psychological Perspectives on Science*, Dordrecht, Boston, London, Kluwer.
- FRAKE C.O., (1962) 1969, "The Ethnographic Study of Cognitive Systems" in Tyler S.A., 1969 : 28-40 (From : *Anthropology and Human Behavior*, 1962).
- FRAKE C.O., (1964) 1969, "Notes on Queries in Ethnography", in TYLER S. 1969 : 123-137.
- FRAKE C.O., 1961, "The Diagnosis of disease among the Subanum of Mindanao", *American Anthropologist*, 63 (1) : 113-132.
- FRIEDBERG 1987, "Les études d'ethnoscience", *Le Courrier du CNRS*, Supplément au N° 67, 1987 : 19-24.
- FRIEDBERG 1990, *Le savoir botanique des Bunaq : percevoir et classer dans le Haut Lamaknen Timor* (Indonésie), Paris, Ed. du Muséum National d'Histoire Naturelle.
- FRIEDBERG C., 1968, "Les méthodes d'enquête en Ethnobotanique, comment mettre en évidence les taxonomies indigènes ?", *JATBA*, XV, 7-8, juil-août 1968 : 297-324.
- FRIEDBERG C., 1974, "Les processus classificatoires appliqués aux objets naturels et leur mise en évidence. Quelques principes méthodologiques", *JATBA*, XXI, oct.-déc. 1974, 10-11-12 : 313-334.
- GARDENFORS P., 1993, "Three levels of inductive inference", Colloque "*Inductive categorization and the frame-problem*", Paris, Crea-Ecole Polytechnique, Déc. 1993 : 1-13.
- GEERTZ C., 1986, *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*, Paris, PUF.
- GIL F., 1984, *Mimésis e negação*, Lisboa, Imprensa Nacional.
- GIORDAN A. et DE VECCHI G., 1990 (1987), *Les origines du savoir. Des conceptions des apprenants aux concepts scientifiques*, Paris, Delachaux et Niestlé
- GIORELLO G., 1984, "Le système des savoirs", *Encyclopaedia Universalis*, Symposium, 2 : 1041-1048.
- GOODY J., 1979 (1977), *La raison graphique*, Paris Minuit.
- GOODY J., 1986, *La logique de l'écriture*, Paris Armand Colin.
- GRANGER G.G., 1967, *Pensée formelle et sciences de l'Homme*, Paris, Aubier.
- GRANGER G.G., 1979, *Langages et épistémologie*, Paris, Klincksieck.
- GRIZE J.B., 1982, *De la logique à l'argumentation*, Genève, Droz.
- GRIZE J.B., 1990, *Logique et langage*, Paris, Ophrys.
- GUIRAUD P., 1986, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris Payot.
- HARNAD S., 1987, "Category induction and representation", in HARNAD 1987 : 535-565.
- HARNAD S., ed., 1987, *Categorical Perception : the Groundwork of Cognition*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HERITIER F., 1984, "Stérilité, aridité, sécheresse", in AUGE M. et HERZLICH C.,

- 1984 : 123- 154.
- HUNN E., 1976, "Toward a perceptual model of folk biological classification", *American Ethnologist*, vol. 3, n°3, 18 p., Special issue.
- INDURKHYA B., 1987, "Approximate Semantic Transference : A computational theory of Metaphors and Analogies", *Cognitive Science*, 11, : 445-480.
- JACOB P., 1992, "Les problèmes du rapport du corps et de l'esprit aujourd'hui. Essai sur les forces et les faiblesses du fonctionnalisme" in Andler D. (Dir.), 1992 : 313-351.
- KAY P., 1971, "On taxonomy and semantic contrast", *Language*, 47 : 866-887.
- KAY P., 1975, "A model-theoretic approach to folk taxonomy", *Social Science Information*, 14, : 151-166.
- KEIL F., 1981, "Constraints on Knowledge and Cognitive Development", *Psychological Review*, 88, 3 : 197-227.
- KEIL F., 1983, "On the emergence of conceptual distinctions", *Journal of Experimental Psychology General*, 11é : 357-385.
- KEIL F., 1989, *Concepts, Kinds, and Cognitive Development*, Cambridge Mass., The MIT Press.
- LANGACKER R.W., 1987, *Foundations of Cognitive Grammar*, Vol. I, Theoretical Prerequisites, Stanford, Stanford University Press.
- LEHRER A., 1974, *Semantic fields and lexical structure*, Amsterdam, North Holland.
- LEMAINE G., MACLEOD R., MULKAY M. and WEINGART P., (eds.), 1976. *Perspectives on the Emergence of Scientific Disciplines*, Paris, The Hague, Mouton.
- LERAT P., 1984, *Sémantique descriptive*, Paris Hachette.
- LEROI-GOURHAN A., 1964, *Le geste et la parole, I*, Technique et langage, Paris,, Albin Michel.
- LEROI-GOURHAN A., 1965, *Le geste et la parole, II*, La mémoire et les rythmes, Paris, Albin Michel.
- LEROI-GOURHAN A., 1973 (1945), *Milieus et techniques*, Paris, Albin Michel.
- LEVI-STRAUSS C., 1962, *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- LYONS J., (1977) 1978, *Eléments de sémantique*, Paris, Larousse.
- LYONS J., (1978) 1990, *Sémantique linguistique*, Paris, Larousse.
- LYONS J., 1970, *Linguistique générale, Introduction à la linguistique théorique*, Paris, Larousse.
- MANDLER J.M., BAUER P.J., and MCDONOUGH L., 1991, "Separating the Sheep from the Goats : Differentiating Global Categories", *Cognitive Psychology*, vol. 98, 4 : 506-528.
- MARTIN M.A., 1975, "L'ethnobotanique science per se ? A propos d'un livre de B. Berlin, D.E. Breedlove, P.H. Raven "The principles of Tzeltal Plant classification", *JATBA*, XXII, n°7-8-9, juil.-sept. 1975 : 237-276.
- MAUSS M., 1966 (1936), "Les techniques du corps", in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF : 365-386.
- MENDELSON E., WEINGART P. and WHITLEY R. (eds.), 1977. *The Social Production of Scientific Knowledge*, D. Reidel Publ. C°, Dordrecht-Holland, Boston-USA.
- MERLEAU-PONTY M., (1942) 1990). *La structure du comportement*, Paris, PUF.
- MERLEAU-PONTY M., 1945. *Phénomélogie de la perception*, Paris, PUF.
- MILLER G.A. and JOHNSON-LAIRD P.N., 1976, *Language and Perception*, Cambridge Mass., Belknap/ Harvard University Press.
- MOUNIN G., 1963, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
- MOUNIN G., 1963, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
- PACHERIE E., 1993, *Naturaliser l'intentionnalité, Essai de philosophie de la psychologie*, Paris, P.U.F.
- PETITOT J., 1989, "Hypothèse localiste, modèles morphodynamiques, et théories cognitives : Remarques sur une note de 1975", *Semiotica*, 77, 1/3 : 65-119.
- PREMACK D., 1994, "Human social competence", Conférence CREA (Atelier Intentionnalité, P. Jacob coord.), Paris, Février 1994.

- PROUST J., 1993, "The Frame Problem : an introduction from the point of view of a philosopher", Colloque *Inductive Categorization and the Frame-Problem*, Paris, CREA-Ecole Polytechnique, Déc. 1993 : 1-12.
- REVEL N., 1990, *Fleurs de paroles : histoire naturelle Palawan*, Vol. I, Paris, Peeters-Selaf.
- Rosch and Mervis (1975), Rosch *et al.* (1976), Rosch (1978), Cordier (1993)
- SAUSSURE F. DE, (1972) 1985, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SCHWARTZ S., 1979, "Natural Kind Terms", *Cognition*, 7, : 301-315
- SPERBER D. and WILSON D., 1986, *Relevance : Communication and Cognition*, Oxford, Basil Blackwell Ltd..
- SPERBER D., 1974, *Le symbolisme en général*, Paris, Hermann.
- SPERBER D., 1994, "The modularity of thought and the epidemiology of representations", in HIRSCHFELD L. and GELMAN S., 1994 : 39-67 (sous presse).
- STURTEVANT W.C., 1964, "Studies in Ethnoscience", *American Anthropologist*, 66, 3 : 99-131.
- TESTART A., 1987, "Les niveaux ou domaines privilégiés dans l'étude de la société", *Le Courrier du CNRS*, Supplément au N° 67, 1987 : 25.
- TURNER S., 1989. "Tacit Knowledge and the Project of Computer Modelling Cognitive Processes in Science", in FULLER S. et al., 1989 : 83-94.
- VAN DEN DAELE W. and WEINGART P., 1976. "Resistance and receptivity of Science to External Direction: the Emergence of New Disciplines under the impact of Science Polity", in LEMAINÉ G. et al., 1976 : 247-275.
- VAN DEN DAELE W., KROHN W. and WEINGART P., 1977. "The Political Direction of Scientific Development", in MENDELSON E. et al., 1977 : 219-242.
- VIGNAUX G., 1988, *Le discours acteur du monde : Enonciation, argumentation et cognition*, Paris, Ophrys.
- VOURC'H A. et PELOSSE V., 1988, *Chasser en Cévennes, un jeu avec l'animal*, Aix-en-Provence, Edisud/CNRS.

Table des matières

1.	NOTION DE DOMAINE COGNITIF SPECIFIQUE.....	1
	La modularité selon Fodor.....	2
	Sources d'indications sur l'existence de "domaines spécifiques de savoir" selon Atran	8
2.	DOMAINES LEXICAUX, CHAMPS SEMANTIQUES	12
	Domaines de sens : formations locales, discontinuités et structures	12
	Retours du langage (sémantique) et de la psychologie vers l'ethnographie	15
	Percepts, concepts et lexique	18
3.	LA CONSTITUTION ET LA SPECIFICITE DES DOMAINES COGNITIFS	23
	Domaines cognitifs, domaines disciplinaires, domaines d'objets	23
	Les disciplines et leurs domaines	24
	Domaines spécifiques versus holisme de la culture	27
	Le système global et ses parties : homologues, métaphores.....	30
	La systématique du système et la difficulté de saisie des déterminations locales.....	31
	Systèmes ouverts, systèmes multiples, "systèmes" fragmentaires	34
4.	L'ESPACE DIFFERENCIE DES SAVOIRS ET LEUR VALEUR COGNITIVE.....	37
	Savoirs techniques, ou pouvoir-faire sans savoirs ?.....	39
	Des domaines d'expérience du monde à l'élaboration de savoirs spéciaux	43
	Ordre(s) et désordre(s) des domaines de savoir.....	45
	Genèse des formes culturelles de savoir : une anthropo-logique.....	48
5.	TYPES ET CRITERES DE DEFINITION DES DOMANES SPECIFIQUES	52
	Types de domaines	53
	Le savoir comme champ partiellement organisé	55

Mots-clés

ANTHROPOLOGIE ANTHROPOLOGY CATEGORIE CLASSE CLASSIFICATION COGNITION COGNITIVE
 CONCEPT CORPS DISCIPLINE DOMAIN DOMAIN SPECIFICITY DOMAINE EPISTEMOLOGIE ESPECE
 ETHNOBOTANIQUE ETHNOBIOLOGIE ETHNOBIOLOGY ETHNOGRAPHIE ETHNOGRAPHY
 ETHNOLOGIE ETHNOLOGY HOLISME FOLK KNOWLEDGE LANGAGE LANGUAGE LEXICAL LEXIQUE
 METIS MODULARITE MODULARITY NATURAL KINDS PERCEPT SAVOIR VERNACULAIRE POPULAIRE
 SAVOIR-FAIRE SENS COMMUN SEMANTIC SEMANTIQUE SYSTEME TAXINOMIE TAXONOMY
 TECHNIQUE